

JOURNAL DES DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

MADAME ROLAND



ONSIEUR DE SÉ-
GUR, à travers
ses attachants
souvenirs, nous
a conduits au
seuil de la Ré-
volution; ce
seuil, oserons-
nous le fran-
chir?

La perturbation produite dans le monde par cette époque terrible a été telle, que l'ébranlement qui l'a suivie est loin d'être apaisé. Bien que près d'un siècle se soit écoulé depuis lors, hommes et choses sont restés pour nous contemporains; les mêmes idées, les mêmes passions s'agitent, et l'on ne peut, avec les meilleures intentions d'impartialité, se jeter au milieu d'elles sans risquer de s'y heurter.

Néanmoins, sur la limite de sa ruine, avant de s'effondrer dans le gouffre ouvert sous ses pas, peut-être l'ancienne France nous fournira-t-elle encore quelque sujet d'étude curieux à explorer.

Les mémoires que nous avons jusqu'ici analysés, nous ont toujours montré le mouvement social dans sa plus haute sphère. Ceux qui les écrivaient, princes, ministres, agents subalternes, ou simples témoins rapprochés des événements et bien posés pour les voir, nous entretiennent des caractères et des actes des personnages histo-

riques. Descendons maintenant quelques marches de la hiérarchie, et visitons chez eux les *gens de peu*, comme disait Saint-Simon; cette masse active et vivace dont on ne parlait pas; ce Tiers-État qui n'était rien, et qui allait vouloir être tout.

C'est à une jeune fille, simple enfant de la bourgeoisie, que nous demanderons de mettre sous nos yeux cette face nouvelle de notre société. Manon Phlipon se nommera un jour Madame Roland. Ce nom célèbre appartient à l'histoire de la Révolution; deux années de sa vie, — les deux dernières, — ont suffi pour l'y inscrire d'une manière ineffaçable, avec ceux de ses amis et de ses bourreaux. Mais ce n'est pas dans cette courte et tragique période de ses souvenirs que nous irons puiser l'objet de notre présente étude; ce sera dans les sentiments de la jeune bourgeoise et dans son intérieur de famille, tels qu'elle-même nous les a fait connaître.

Quand madame Roland entreprenait d'écrire ses *Mémoires*, elle se trouvait dans une position peu faite pour laisser pleine liberté d'esprit à une âme qui eût été moins forte que la sienne. Elle en date le commencement de Sainte-Pélagie, le 9 août 1793. — Elle aurait pu aussi bien les dater du pied de l'échafaud, où, trois mois plus tard, elle allait monter. — Écrire avait toujours été l'un de ses passe-temps favoris; elle cherchait encore, devant le sort qui l'attendait, une diversion aux terribles préoccupations de l'heure présente.

Sous le titre de *Notices*, elle avait d'abord retracé ce qu'elle voyait et savait des faits et des

acteurs du drame révolutionnaire. Tout lui donnait lieu de croire, — à tort par bonheur, — que les documents, si précieux pour l'histoire, réunis en dépôt par elle aux mains de deux amis fidèles, avaient, dans un moment de panique, été détruits. Avec sa fermeté ordinaire, elle se consolait de cette perte en se remettant courageusement à l'œuvre, mais changeait le sujet de son travail.

« Mes *Notices* sont perdues » — dit-elle — « Je vais faire des *Mémoires* et, m'accommodant à ma propre faiblesse, dans un moment où je suis péniblement affectée, je vais m'entretenir de moi, afin de mieux m'en distraire. »

Et la voilà qui, le sourire aux lèvres, retourne vers les jours de sa paisible enfance, et nous associe à toutes les impressions de sa vie fraîchement éclos, se développant à l'ombre du toit paternel.

Cependant, par moments, sa plume s'arrête; elle lève la tête, elle écoute. — Des pas s'approchent dans le corridor voisin : Vient-on la chercher pour la conduire au tribunal de sang? On crie quelque chose dans la rue : est-ce son acte d'accusation accolé à celui de ses amis les Girondins?

Non, l'heure n'est pas encore venue. Demain peut-être, mais pas maintenant.

Elle se remet au travail, et la plume légère court de nouveau sur le papier.

On ne saurait dire l'effet que ces interruptions produisent sur le lecteur. Elles augmentent en serrant le cœur, l'intérêt qui s'attache aux doux récits de la jeune fille.

C'est au centre même du Paris plebéien, à la pointe de la Cité qui regarde le Pont-Neuf, que Manon avait vu le jour. On se demande où cette enfant, née ainsi en pleine prose bourgeoise, avait été prendre ses goûts poétiques et ses fières aspirations? Gratiem Phlipon, son père, graveur de talent et de réputation, exerçait, il est vrai, une profession qui tenait de l'art autant que du métier, et le mettait en relation avec un monde intelligent. Sa mère, Marguerite Bimont, dont elle fait en toute occasion ressortir avec amour les qualités rares, plus âgée que lui d'un an, joignait à cette supériorité naturelle celle des sentiments et de l'éducation sur un mari qu'elle n'avait accepté que par raison, mais à qui, sérieusement enfermée dans le cercle de ses devoirs, elle s'était appliquée à rendre la vie honorable et douce. De sept enfants issus de leur union, six n'avaient fait qu'apparaître au jour. Un seul vivait : c'était Manon.

Elle entame son histoire au sortir du berceau, alors que, petite espiègle de deux ans, à peine revenue de nourrice, elle amuse toute sa parenté par les premières étincelles de son intelligence. Dans cette parenté imprégnée de vertus et d'habitudes bourgeoises, chaque individu se montre à nous, dès maintenant ou plus tard, avec son caractère et sa physionomie propre; plusieurs

attirent notre sympathie, tels que le jeune abbé Bimont, frère cadet de sa mère, si bon, si beau, si gai, la grand'maman Phlipon, la grand'tante Besnard, dont l'honnête mari est le parrain de la petite Manon; vieux époux sans enfants, qui concentrent sur cette jeune tête toute l'ardente sollicitude de leur bon cœur. A cette image, Madame Roland s'attendrit. Elle a vu disparaître presque tous les autres amis de son enfance; la tante et l'oncle Besnard seuls sont encore là. Ils habitent non loin de sa prison, et dans cette prolongation d'existence il n'y a pour eux qu'amertume, puisqu'elle les fait assister aux douleurs et aux périls de leur petite-nièce tant aimée.

Dans ce milieu où commençait pour elle la vie du cœur, l'enfant choyée de tant de monde ne courait-elle pas le risque de n'être qu'une enfant gâtée? Un heureux naturel et l'influence maternelle la sauvent de ce danger.

« La sagesse et la bonté de ma mère lui eurent bientôt acquis sur mon caractère doux et tendre l'ascendant dont elle n'usa jamais que pour mon bien. Elle n'eut jamais besoin que de m'appeler froidement *mademoiselle*, et de me regarder d'un œil sévère. J'entends en frissonnant, ce nom de *mademoiselle* substitué avec une dignité désespérante au doux nom de *ma fille*, ou à la gentille appellation de *Manon*. »

Le père, tout en adorant cette unique enfant, se mêlait peu de son éducation; bien lui en prenait. Il avait tenté tout d'abord d'y apporter son concours; mais, esprit vulgaire, c'était en faisant parler le fouet au lieu de la raison qu'il prétendait établir son autorité. Il ne comprenait pas à qui il avait affaire. Cette nature si douce était doublée d'une nature énergique et opiniâtre, que révoltait l'action de la force brutale, et contre laquelle les moyens violents de correction venaient se briser. Une scène à la fois plaisante et terrible nous montre la petite stoïcienne, à l'âge de six ans, offrant spontanément sa chair nue à la flagellation plutôt que de céder, et mettant au défi la fureur paternelle. A Lacédémone, Manon Phlipon eût fait bonne figure parmi les jeunes héros qui expiraient sous les verges sans mot dire, devant l'autel de Diane-Orthia.

A partir de là, Gratiem Phlipon se le tient pour dit : il caresse sa fille, il la promène, il se plie à ses goûts, mais n'essaie plus de la diriger, laissant ce soin à la mère, qui, avec un regard, parvient mieux à se faire obéir que lui avec toutes ses menaces, suivies ou non d'effet.

A quatre ans, Manon sait lire, comment l'a-t-elle apprise? Elle-même serait bien embarrassée de le dire; cela s'est fait tout seul. Le reste de son instruction ne coûtera pas plus de peine. Elle est dès lors une *dévoreuse de livres*, comme disait Madame de Sévigné parlant de sa petite-fille Pauline.

« Quels que fussent ceux qu'on me donnait, ou

» dont je pouvais m'emparer, ils m'absorbaient
 » tout entière, et l'on ne pouvait m'en distraire
 » que par des bouquets... Sous le tranquille
 » abri du toit paternel, j'étais heureuse dès l'en-
 » fance avec des fleurs et des livres; dans
 » l'étroite enceinte d'une prison... j'oublie l'in-
 » justice des hommes, leur sottise et mes maux,
 » avec des livres et des fleurs. »

« ... J'apprenais tout ce qu'on voulait, dit-
 » elle un peu plus loin, J'aurais répété l'Alcoran,
 » si l'on m'eût appris à le lire. »

Ce n'est pas l'Alcoran qu'elle apprend, c'est le catéchisme. Elle a sept ans; on la traite comme une personne désormais en possession de toute sa raison. Elle suit l'instruction religieuse du dimanche à sa paroisse, et se prépare à la confirmation. Un nouveau champ s'ouvre à son application et à son intelligence, qui s'y exercent avec éclat. Une chance heureuse d'ailleurs s'y rencontre pour elle : le prêtre chargé du catéchisme est précisément l'abbé Bimont. Les succès de la nièce rejaillissent sur l'oncle et lui valent un surcroît de considération dans son monde ecclésiastique. Charmé de la facilité avec laquelle la jeune catéchumène comprenait toute chose, il essaie un jour de lui enseigner le latin. Elle se jette avec avidité sur l'aliment offert en plus à son esprit curieux. Cependant, cette étude languit bientôt, puis est abandonnée, non par la faute de l'élève, mais par celle du maître, qui aimait mieux la faire sauter et danser que de décliner avec elle *Rosa*, la *Rose*. Elle en garde ce qu'elle peut, et n'en poursuit pas moins avec ardeur ses autres études.

« Levée dès cinq heures du matin, lorsque
 » tout dormait dans la maison, je me glissais
 » doucement avec une petite jaquette, sans son-
 » ger à me chauffer, jusqu'à la table placée dans
 » un coin de la chambre de ma mère, sur la-
 » quelle était mon travail. »

Une écolière si zélée ne pouvait manquer d'avoir ses maîtres pour amis. Maîtres d'histoire et de Géographie, maître de danse ou maître de guitare, dans la tâche qu'ils remplissaient auprès de Manon Phlipon, apportaient en effet tout leur cœur. Elle se complait à nous peindre chacun de ces graves originaux, dont le portrait, sous son pinceau un peu malicieux quoique bienveillant, provoque, nous devons le dire, plutôt le sourire que le respect, malgré la place importante qu'ils tenaient alors dans sa vie.

Cette vie était des plus retirées. Il est curieux d'en comparer le tableau avec les habitudes domestiques qui prévalent aujourd'hui.

« Ma mère demeurait constamment chez elle,
 » et y recevait peu de monde. Nous sortions
 » deux fois la semaine, l'une pour visiter les
 » grands-parents; l'autre, c'était le dimanche,
 » pour voir la mère de maman, assister à l'office
 » divin et nous rendre à la promenade. »

Cette aïeule maternelle, chez qui on la condui-

sait le dimanche, était une grande vieille femme tombée en enfance, qui riait, pleurait et grommelait, toujours hors de propos. La visite durait religieusement deux heures. Manon se mourait de tristesse et d'ennui; sa mère n'en tenait compte. Une fois cet ennui ose se manifester par des larmes. Ce qu'elle y gagne est de voir la visite se prolonger ce jour-là jusqu'au soir. Manon peut tant qu'elle veut se bourrer la tête de ce que renferment les livres, mais une autre science a droit de passer la première : celle du devoir!

Cette science, sa mère tâche de la lui faire comprendre, et parvient à la lui faire accepter.

« Elle ne négligeait pas de me représenter son
 » assiduité comme un devoir rigoureux et tou-
 » chant qu'il m'était honorable de partager; je
 » ne sais comment elle s'y prenait, mais mon
 » cœur recevait cette doctrine avec attendrisse-
 » ment. »

L'auteur continue ainsi à nous raconter les événements de sa vie enfantine : ces événements, ce sont ses lectures. Tout lui est bon, rien ne la rebute, pas même les in-folio! Là, ce sont les *Vies des Saints*, ici une bible traduite en vieux français. Elle se trouve un jour devant un *Traité de l'art héraldique*, et ne recule pas. Du *Petit Poucet* ou de la *Belle au bois dormant*, il n'en est pas question; le *Roman comique* et les *Mémoires de mademoiselle de Montpensier* en tiennent lieu. Ce cours de lecture au-dessus de son âge, abandonné à son libre choix et aux caprices du hasard, offre ainsi un pêle-mêle étrange, et parfois des contrastes qu'elle s'amuse à faire ressortir.

L'insatiable liseuse avait mis à sec la modeste bibliothèque du logis; mais quelle chance! Elle découvre une cachette où l'un des jeunes gens de l'atelier de gravures dépose des livres à son usage. Manon vient faire à ce trésor des emprunts journaliers. Le trésor heureusement se compose de bons ouvrages, mais il est un auteur qui, entre tous, s'empare au plus haut point de ses prédilections, et influera puissamment sur sa destinée : c'est Plutarque. Saisie d'admiration pour les hommes illustres de la Grèce et de Rome, dont il nous trace la biographie, elle confond dans un même enthousiasme l'idée de leurs vertus ou de leurs talents avec celle de l'état social où ils ont vécu. Manon Phlipon à huit ans devient républicaine; à vingt-cinq, elle sera madame Roland.

C'était dans une pièce attenante à l'atelier que se passaient uniformément les journées studieuses de Manon. Un enfoncement à côté de la cheminée, formant une sorte de cabinet qu'éclairait une petite fenêtre, et qué meublaient son lit, une table pour écrire, une chaise pour s'asseoir, tel était l'asile où se cloîtrait avec délices durant des heures entières, cette enfant qui ne sortait que deux fois par semaine et vivait courbée sur des livres. Peut-être on se la représentera pâle, chétive, étiolée. Loin de là. Sa croissance pro-

gressait rapide, et promettait un magnifique épanouissement. Le portrait que Manon, un peu plus tard, nous trace d'elle-même à l'entrée de l'adolescence, atteste que la promesse n'était pas vaine.

L'étude d'ailleurs n'absorbait pas tellement sa vie, qu'il n'y restât quelques moments applicables à d'autres soins. Celui de la parure même y trouvait place. Ce n'était pas sur sa propre initiative; mais sa mère, quoique simple d'ordinaire et presque négligée dans sa tenue, prenait plaisir à faire de la jeune créature une poupée. Faiblesse maternelle dont ne se défendent pas hélas! les esprits les plus sages. La bourgeoisie mettait une certaine gloriole à voir ses filles égaler par l'élégance de leur mise celles d'un rang plus élevé. Pour y parvenir, on ne regardait pas à ce qu'il en coûtait. Les jeunes personnes portaient alors, d'après la description que nous en donne l'auteur, un vêtement ajusté à la taille, dit *corps de robe*, très ample par le bas, et que terminait une longue queue traînante, « ornée » — selon son expression — « de divers chiffons selon la mode. » — Ce costume, pour la fille du graveur Philpon, était en belle étoffe de soie, d'une couleur modeste, mais de même prix et de même qualité que les robes parées de sa mère. Ainsi vêtue, on aurait pu la croire, dit-elle, sortie d'un équipage, d'autant que le maintien et le langage étaient en harmonie avec cette apparence extérieure de riche demoiselle. Et pourquoi, dans une vie comme la sienne, cet étalage de toilette? Elle va nous le dire : pour aller à l'église; pour passer quelques heures aux Tuileries; traverser son quartier sous les yeux du voisinage; faire les visites et assister aux fêtes de famille; petites et fugitives jouissances de vanité que la pauvre enfant achetait parfois assez cher.

« On me frisait souvent les cheveux avec des papillotes, des fers chauds, tout l'attirail ridicule et barbare dont on se servait dans ce temps-là. J'avais la tête extraordinairement sensible, et le tiraillement qu'il fallait souffrir était si douloureux qu'une grande coiffure me faisait toujours verser des larmes arrachées par la souffrance, sans être accompagnées de plainte. »

C'est sans plainte, et même avec empressement, que la jeune Chinoise présente ses pieds à la mutilation; c'est sans plainte que la jeune Européenne, comme toutes les autres femmes du Globe, laisse percer sa chair pour se parer de l'ornement sauvage dit boucles et pendants d'oreilles. La mode a ses martyrs dévoués comme la Religion et le Patriotisme.

Cependant les détails de la parure ne faisaient pas seuls, chez Manon Philpon, diversion aux occupations intellectuelles. Dans la semaine, la demoiselle du dimanche, dit-elle, redevenait la petite bourgeoise en simple fourreau de toile, qui accompagnait sa mère au marché, ou même

courait seule acheter à la fruitière voisine le persil ou la salade omis dans les emplettes du ménage. Ce rôle ne lui plaisait guère; mais elle le relevait par la dignité et la grande politesse qu'elle y apportait, et qui lui attiraient la considération des fournisseurs de la maison.

« Cette enfant qui lisait des livres sérieux, » expliquait fort bien les cercles de la sphère, » maniait le crayon et le burin... était souvent » appelée à la cuisine pour y faire une omelette » ou écumer le pot... Ce mélange d'études graves, d'exercices agréables et de soins domestiques, qui m'a rendue propre à tout, semblait » prévenir les vicissitudes de ma fortune, et m'a » aidée à les supporter. Je ne suis déplacée nulle » part; je saurais faire une soupe aussi lestement que Philopœmen coupait du bois; mais » personne ne s'imaginerait que ce fût un soin » dont il convint de me charger. »

Telle était Manon Philpon à l'âge de huit ans. A neuf ans, *Télémaque et la Jérusalem délivrée*, viennent apporter à son imagination une excitation nouvelle, et fortement exalter sa sensibilité; mais cette exaltation, un peu plus tard, va prendre un autre cours.

Le temps marche. Manon a reçu la confirmation; elle accomplit sa onzième année. La première communion est en perspective, il faut s'y préparer. C'est à quoi la jeune fille songe d'elle-même. Les élans religieux de son âme l'occupent et l'absorbent tout entière. Dans le secret de sa pensée, cette préparation doit se faire non seulement par l'instruction qui s'y rapporte, mais par le sacrifice. Un soir, à l'heure du coucher, elle tombe aux pieds de ses parents étonnés, et les conjure avec larmes de souffrir qu'elle aille dans la retraite d'un couvent se disposer à l'acte qui doit marquer un pas si important dans sa vie. Le père et la mère acquiescent à ce désir inattendu, mais qu'ils approuvent. A leur approbation, la famille consultée joint la sienne. Quitter le doux toit paternel et ses chères études; se séparer de sa mère adorée, c'est assurément pour Manon la plus grande immolation qu'elle puisse faire de sa personne. Son cœur est déchiré, mais résolu. Sa mère la conduit au couvent des *Dames de la Congrégation*, situé dans le faubourg Saint-Marcel, et l'y laisse.

Les émotions de la première nuit passée par elle au couvent, sont décrites d'une manière touchante. On se demande de nouveau d'où venait à cette enfant de la vieille Cité le sentiment poétique qui était en elle.

« Une faible lueur éclairait la chambre où l'on » m'avait mise coucher avec quatre autres » enfants de mon âge. Je me levai doucement, » j'allai près de la fenêtre; le clair de lune permettait de distinguer le jardin sur lequel on » avait vue. Le plus profond silence régnait » dans ces lieux; je l'entendais pour ainsi dire » avec une sorte de respect; de grands arbres

» projetaient çà et là leur ombre gigantesque, et
 » promettaient un sûr abri à la méditation tran-
 » quille : je levai les yeux vers le ciel, il était
 » pur et serein ; je crus sentir la présence de
 » Dieu qui souriait à mon sacrifice. »

Ce sacrifice était d'ailleurs entouré de tout ce qui pouvait en mitiger l'amertume. Rien de plus paisible que cette vie de couvent. « Je devins, dit-elle, la favorite de toutes les nonnes. » Ce privilège d'inspirer l'affection semblait lui être dévolu de naissance. Dès la première page de ses *Mémoires*, elle nous en donne la raison :

« Un caractère doux, une âme forte, un esprit
 » solide, un cœur très affectueux, un extérieur
 » qui annonçait tout cela, m'ont rendue chère à
 » tout ceux qui me connaissent. »

Supérieure à ses compagnes par ce qu'elle savait déjà, elle apprenait sans peine ce qu'on enseignait au couvent. Les bonnes sœurs, ravies, se paraient de leur élève comme d'une œuvre dont l'honneur exclusif leur eût appartenu. Aux heures de récréation, elle allait s'asseoir sous l'un de ces grands arbres qu'elle avait vus d'abord au clair de lune, et seule avec elle-même, lisait et rêvait en toute liberté. Lire et rêver, n'était-ce pas là ce qui pour elle constituait la vie ?

« Comme j'étais sensible à la beauté du feuillage, au souffle des zéphirs, au parfum des plantes ! Je voyais partout la main de la Providence... Pénétrée de reconnaissance, j'allais l'adorer à l'église, où les sons majestueux de l'orgue, unis à la voix touchante des jeunes religieuses, achevaient de me ravir en extase. »

Trois mois seulement après son entrée au couvent, Manon est admise à faire sa première communion. Le moment solennel arrive, son émotion dépasse toute mesure, les forces lui font défaut. Chancelante et baignée de larmes, elle ne peut gagner la Sainte-Table qu'avec l'aide d'une religieuse qui la soutient.

Ce transport d'amour divin n'est pas l'impression fugitive d'un seul jour. La dévotion devient la note dominante de son âme. Peu de choses viennent d'ailleurs l'en distraire. La visite de ses parents le dimanche ; une promenade avec eux au Jardin des Plantes, dit alors *Jardin du Roi*, coupent seules l'uniformité de son existence. Quand ils la quittent, elle a le cœur un peu gros ; mais elle aime sa tranquille demeure ; elle aime cette uniformité même qui se prête si bien à l'étude ou à la contemplation ; et tout regret s'efface.

Cependant un événement important va se produire dans ce séjour de paix. Un soir, deux pensionnaires nouvelles, deux sœurs, y sont amenées. Elles arrivent d'Amiens ; on les nomme Henriette et Sophie Canet. Une vive curiosité les accueille ; on voudrait connaître tout ce qui les concerne. La cadette est noyée dans les larmes ; elle vient de quitter sa mère pour la première fois de sa vie. Sa douleur, profonde mais douce

et résignée, touche Manon. La curiosité se transforme chez elle en sympathie. Jusqu'alors son jeune cœur n'a guère connu d'autres affections que celles de la famille, mais il s'instruit chaque jour comme l'intelligence qui l'accompagne. Un sentiment nouveau vient y prendre place : c'est l'amitié. Sophie Canet sera son amie. Plus âgée que Manon de deux ou trois ans, elle est en même temps d'une sensibilité moins exaltée ; mais son caractère et ses goûts sont sérieux. Elle réfléchit et raisonne. Une disposition analogue à la ferveur religieuse forme en outre un puissant lien entre les deux jeunes filles.

« C'était, pour ainsi dire, sous l'aile de la Providence, et dans les transports d'un même zèle, que nous cultivions l'amitié. »

Quant à Henriette, la sœur ainée, grande et svelte personne de dix-huit ans déjà entrée dans le monde, c'est à son corps défendant qu'elle retourne à la vie de pension, où on la confine rien que pour tenir compagnie et rendre moins dure à sa cadette l'absence de la famille. Elle se trouve en cela injustement sacrifiée. D'ailleurs, quoique d'humeur mobile « tantôt charmante et tantôt insupportable » elle aussi est capable d'une amitié persévérante, et le montrera plus tard. Dès l'abord, elle n'est pas indifférente à Manon ; mais l'étroite intimité, mais l'entière ouverture de cœur et de pensée, la mise en commun des sentiments, des goûts, des occupations : tout cela n'appartient qu'à Sophie.

Sophie pourtant n'est pas au couvent sa seule amie ; une autre, plus humble, figure aussi, quoique à titre différent, dans ses meilleurs souvenirs. C'est une simple sœur converse. L'absence de dot la réduit à ce rôle inférieur ; mais elle ne l'emporte pas moins en valeur intellectuelle comme en valeur morale sur la plupart des dames du chœur. Sœur Sainte-Agathe a vingt-quatre ans ; spécialement attachée au service des pensionnaires, elle prodigue à Manon les soins les plus tendres et les plus assidus. Manon n'est pas ingrate, et cette affection réciproque survivra à leur séparation.

« Dans les derniers temps de l'existence des couvents, ce n'était plus qu'elle que j'allais voir dans le sien. Sortie de cet asile dans les disgrâces d'une situation mal aisée, elle ne gémit que de la détention de sa fille, car c'est ainsi qu'elle m'appelle toujours. »

Manon passe une année entière dans la maison des Dames de la Congrégation. L'année finie, sa mère vient la chercher. Rentrer dans la vie de famille, quelle joie ! Néanmoins, cette joie n'est pas sans mélange ; Manon laisse derrière elle des cœurs contristés de la séparation, et, au premier rang, sa chère Sophie. Les adieux se font avec larmes ; mais celle qui part viendra revoir celle qui reste, et, dans l'intervalle, on s'écrira.

La colombe sortie de sa cage ne retourne pas directement au nid paternel ; une autre année va

s'écouler avant qu'elle y reprenne sa place. Gratien Phlipon, récemment honoré dans sa corporation de fonctions qui l'appellent souvent au dehors, est obligé de se faire suppléer par sa femme à l'atelier, et la mère ne peut plus se donner tout entière à sa fille; celle-ci est confiée à la garde de la grand'maman Phlipon. Elle se soumet à cet arrangement sans trop de peine; la grand'maman Phlipon la chérît tendrement, et il n'y a pas au monde de plus charmante vieille.

« C'était une petite femme de bonne grâce et de belle humeur. Elle avait soixante-cinq ou soixante-six ans, donnait des soins à sa toilette appropriée d'ailleurs à son âge, car elle se piquait, par dessus tout, de bien sentir et observer les convenances. Beaucoup d'embonpoint, une marche légère, une contenance fort redressée, une petite main dont elle faisait jouer les doigts avec grâce, le ton sentimental entremêlé de propos joyeux et décents, éloignaient d'elle les apparences de la vieillesse. »

Ce portrait, sauf la teinte toute bourgeoise qu'il emprunte à l'original, nous rappelle les vers touchants consacrés à la vieillesse aimable par un poète que la France a perdu avant d'avoir eu, pour ainsi dire, le temps de l'entrevoir. Ceux qui connaissent le nom de Charles Reynaud ont lu sans doute l'*Aïeule*. Nous n'en citons que ce passage :

Au lieu de réfléchir, mes enfants, vous aimez !
C'est la vertu de la jeunesse !
Le temps emportera la grâce et la beauté,
Mais vous serez alors sauvés par la bonté,
Cette vertu de la vieillesse.

Sainte et douce vertu ! Manon la trouvait au plus haut point dans son aïeule paternelle; aussi, quoique éloignée de sa mère, elle prend en patience son nouvel exil. La distance qui les sépare n'a d'ailleurs rien de bien effrayant : l'enfant de la Cité passe de son île natale à l'île Saint-Louis. C'est là que, dans un modeste et agréable appartement, réside la grand'maman, en compagnie de sa sœur cadette, Mademoiselle Angélique Rotisset, qui se fait en tout son humble servante, et conduit leur petit ménage. Mademoiselle Angélique n'a pas les grâces de son aînée, mais elle a la pureté des anges et la simplicité d'un enfant.

La prisonnière s'arrête encore tout à coup. Des scènes paisibles auxquelles s'associe le souvenir de ses jeunes années, elle passe aux scènes horribles qui, au moment où elle écrit, couvrent la France de terreur et de sang. La pensée de son mari fugitif, de ses amis proscrits, de la patrie menacée dans son existence même par l'invasion étrangère, déchire son cœur, et triomphe de sa fermeté.

« Je n'ai pu me soustraire à la douleur; des larmes rares s'échappent de mes yeux....
Quittons cette époque malheureuse, compa-

» rable au règne de Tibère; renouvez-vous pour moi, moments tranquilles de ma douce adolescence !... »

Retournons avec elle chez la bonne maman et la tante Angélique. L'une s'est faite son institutrice, l'autre sa gouvernante; mais jamais joug plus léger n'a pesé sur le cou d'un enfant. Dans la société de ces deux vieilles, Manon n'éprouve pas un seul moment d'ennui.

« Ma bonne maman voyait peu de monde, et sortait rarement; mais son humeur agréable animait la conversation, lorsque je travaillais près d'elle aux petits ouvrages de main qu'elle se plaisait à m'enseigner ou à me faire faire. »

Manon reconnaissait par ses tendres attentions et ses prévenances les soins indulgents dont elle était l'objet. La grand'tante Besnard, qui vient tous les jours passer deux heures avec sa sœur, se récrie parfois sur l'éducation qu'on donne à sa petite nièce. — « Vous êtes insupportable ! Vous la gâterez : quel dommage ! » Devant la critique, la grand'maman Phlipon se redresse avec un air de supériorité, comme quelqu'un qui sait ce qu'il fait.

« La bonne Angélique avec sa figure pâle, son menton avancé, ses lunettes sur le nez, son tricot à la main, leur disait tranquillement qu'il n'y avait pas de danger, que personne n'y ferait rien, et que j'étais assez raisonnable pour m'élever toute seule... »

« Cette dame Besnard si austère et craignant le danger des propos flatteurs, s'inquiétait beaucoup de me voir coucher sur un lit dur, et s'il m'arrivait au doigt le plus petit mal, elle ne manquait pas de venir deux fois le jour pour juger de ses progrès... »

On aime à s'arrêter avec madame Roland devant ces figures si simples et si sereines, qui semblent nous regarder avec un sourire.

« En vérité — dit-elle un peu plus loin — je crois que le ciel m'avait environnée tout ex près de bonnes âmes, pour rendre la mienne la plus aimante qu'il soit possible. »

Dans cette âme si tendre, la piété fervente régnait toujours. L'ex-pensionnaire des Dames de la Congrégation nourrissait même dans son esprit, le projet d'embrasser plus tard la vie religieuse. Toutefois, elle n'en disait mot, et jouissait en attendant de la douce vie qui lui était faite dans sa famille. Rien ne manque à son bonheur : la grand'maman a chez elle une bibliothèque ! — Connaissez-vous, de nos jours, beaucoup de bonnes bourgeoises de qui l'on puisse en dire autant ? A cette époque, il y avait peu de journaux, et les romans-feuilletons n'étaient pas inventés. Voilà donc Manon qui nous énumère de nouveau tous les volumes qu'elle dévore. Saint François de Sales, saint Augustin, Bossuet n'ont rien de trop élevé pour cette jeune tête de treize ans. A côté des grands docteurs, les livres d'instruction et de voyages l'occupent ;

les œuvres de nos excellents écrivains l'enchantent. Elle s'éprend de madame de Sévigné. Ses impressions sur ce point sont si conformes aux nôtres, que nous ne pouvons résister au plaisir de citer le passage qui nous les fait connaître.

« Les lettres de madame de Sévigné fixèrent mon goût; son aimable facilité, ses grâces, son

» enjouement, sa tendresse, me firent entrer
» dans son intimité; je connaissais sa société,
» j'étais familiarisée avec ses entours comme si
» j'eusse vécu avec elle. »

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

POUR L'ACHAT DES LIVRES DONT NOUS RENDONS COMPTE

Prière de s'adresser directement à l'Administration du Journal.

ENTRE LES ALPES ET LES CARPATHES

PAR M. L'ABBÉ LUCIEN VIGNERON
Un joli volume, 3 fr.; franco, 3 fr. 50.

Nous avons recommandé à nos lectrices en 1883, le premier voyage du spirituel abbé, qui raconte avec tant de *brio* ses lointaines explorations. Il n'est pas sorti de l'Europe, et pourtant il a visité des pays étranges et inconnus. Il décrit avec beaucoup d'agrément l'Alsace, Munich, le Tyrol bavarois qui ne sont que la préface de ses courses lointaines; il se dirige ainsi vers les rives de l'Adriatique souvent chantées et très peu connues: il visite Trieste, ville animée et joyeuse, il s'arrête à Miramar, la résidence de Maximilien. Rien de plus enchanteur que ce palais, bâti les pieds dans la mer, entouré de jardins délicieux où se mêlent les plantes de tout pays, les palmiers et les sapins, et qui, de toutes les fenêtres, voit se déployer l'azur mouvant des flots. Comment le prince et sa jeune femme ont-ils pu quitter cette existence noble et paisible, ce pays où on les adorait, pour le trône du Mexique? erreur chèrement expiée.

De Fiume, le voyageur s'avance, se plonge dans la Croatie, qu'on appelle aussi l'Ilyrie hongroise; c'est un pays, qui, bien qu'attaché politiquement à l'Autriche, est déjà tout oriental, les types, les costumes, la langue, n'ont plus rien d'Européen; seule, la religion catholique les attache à nous: ignorés des nations de l'Occident, le Saint-Siège ne les oublie pas: il a fondé un séminaire à Rome pour les Slaves catholiques: ces peuples ignorés, ont, pendant des siècles, défendu les frontières orientales de l'Europe contre les Turcs; ils habitent un pays très accidenté, très pittoresque, et le croirait-on? des Trappistes chassés de France en 1880, ont trouvé un asile au sein de ces montagnes: ils y vivent en paix de leur vie de prière et de travail agricole. Le voyageur visite Azram et Pesth; il y retrouve avec les inventions de l'industrie mo-

derne, beaucoup de souvenirs du passé et surtout de ces luttes immortelles contre l'islamisme, qui sont le poème épique de ces peuples et de ces contrées. Bude, la ville asiatique, reçoit à son tour la visite du voyageur; oh! qu'on est loin de Paris dans cette cité remplie de monuments turcs et où retentit la sauvage musique des Tziganes! on ne peut aller en Autriche sans descendre le Danube, ce fleuve admirable, encadré de ravissants paysages; l'abbé Vigneron les décrit avec charme et nous révèle mille détails curieux sur les monuments, sur les abbayes antiques, sur les mille souvenirs historiques qui animent les deux rives. Il termine son long voyage par un séjour à Vienne, qu'il décrit avec sa plume pittoresque et dont les mœurs et les habitudes lui inspirent plus d'une jolie page; c'est le dernier terme de sa course, mais pour compléter le dernier volume, le pieux voyageur y a ajouté le journal de son pèlerinage au Saint-Sépulcre; nous recommandons tout spécialement ces pages pleines d'émotions et de religieux souvenirs. Très bonne et très agréable lecture .M. B.

L'ESPRIT DES PLANTES

Symbolisme, science.

PAR MADAME E. RAYMOND. J. ROTHSCHILD
Éditeur, rue des Saints-Pères.

Avec couverture parcheminée, 15 fr.; franco 16 fr.

Il est impossible de voir un volume plus riant et plus charmant. Chacune de ces aquarelles pourrait servir de modèle à d'habiles pinceaux, elles retracent la flore française, les fleurs chéries et connues, lis, roses, chèvrefeuilles, œillets, tulipes, verveines, chrysantèmes; toutes les belles créatures qui ornent nos jardins, nos bois et nos prés: à côté de chaque fleur, dessinée et coloriée avec un art exquis, se trouve sa description scientifique, en termes techniques et spéciaux, ce qui forme un petit cours de botani-

que facile à comprendre et à consulter. Mais regardez la page voisine, au milieu d'un riche encadrement se trouve un travail complet sur le symbolisme des fleurs; il est dû à la plume habile de madame Raymond; on y trouve son ferme bon sens, sa vigueur d'analyse et son antipathie pour les idées contemporaines. Elle n'a pas cherché dans les fleurs les souvenirs mythologiques, les interprétations galantes et passionnées auxquelles elles ont servi trop souvent; l'Orient, ni le Moyen âge, n'ont rien à voir ici; elle ne s'est pas servie de madame de Genlis et de ses *Emblèmes botaniques*, ni de Constant Dubos, et de ses vers un peu fades, ni même de la *Guirlande de Julie*, jadis si célèbre, ou de madame de la Tour (madame Louise Cortambert) ou de la comtesse de Bradi, notre collaboratrice, qui, elles aussi, ont fait parler les fleurs; elle a simplement, dans un cadre ingénieux, résumé des notions de morale sociale; dévouement, sincérité, simplicité: les fleurs enseignent tout cela, sous la plume de madame Raymond. Ce qu'elles enseignent surtout, ces merveilles admirables, c'est l'amour de Celui qui les créa: ni saint François-d'Assise, ni saint François de Sales ne pouvaient assez les louer, elles élevaient vers Dieu ces âmes délicates, et c'est là, semble-t-il, le véritable rôle de ces aimables filles de la terre.

M. B.

STÉPHANETTE

PAR M. BERNARD SEIGNY

Prix, 2 fr.; franco, 2 fr. 50.

L'échafaud est en permanence sur la place du Bouffay à Nantes: le peuple, méchant à force d'avoir peur, regarde le sanglant spectacle: une

jeune femme monte les marches fatales, elle tien dans ses bras un enfant nouveau né. Vainement, elle a imploré la pitié des femmes, des mères, personne n'a voulu adopter cette innocente créature, elle la dépose aux pieds du bourreau et se livre à la mort...

C'est l'histoire de cette orpheline, petit agneau jeté dans la caverne du loup, que l'auteur raconte avec beaucoup de charme et de grâce. On le croirait écrivain de race. Le nom de Bernard Seigny est peut-être un pseudonyme. Si c'est un début il est heureux. Stéphanette intéressera nos lectrices, elles passeront sur quelques invraisemblances pour s'attacher à cette douce figure et la suivre dans le cours de ses épreuves. Nous leur recommandons ce petit roman.

M. B.

HUIT JOURS A LOURDES

Paysages et impressions.

PAR J. V.

Très joli volume: 1 fr.; franco, 1 fr. 25.

Rien de plus suave et de plus poétique que ce tout petit livre, bijou d'impression et trésor de bonnes pensées. Ce n'est point un livre de piété, et il porte à la piété, ce n'est pas un livre de voyage, et il décrit d'un pinceau charmant, et le site de Lourdes et les beaux aspects des Pyrénées; œuvre d'un poète et d'un chrétien, ce tout petit volume plaira à nos lectrices

M. B.

L'ART DANS LA MAISON

Prix: broché, 25 francs; franco, 26 francs.

Relié, 32 francs; — 34 francs.

(Voir l'article BIBLIOGRAPHIQUE de Janvier.)

FLORIAN



COMBIEN nos grands'mères aimaient Florian et comme leur esprit se prêtait à ses inventions gracieuses, à sa spirituelle sensibilité! Elles lisaient ses romans, elles jouaient ses

Arlequins, elles apprenaient par cœur ses fables, elles chantaient ses romances:

Que j'aime à voir les hirondelles
A ma fenêtre, tous les ans,
Venir m'apporter des nouvelles,
Du retour du doux printemps!

ou l'air guerrier:

Gaston, le sort de la patrie,
Est remis à votre valeur.

ou la chanson de *Clémence Isaure*, ou cette jolie romance champêtre:

Le soin de mon troupeau m'occupe tout entière....

Son nom était sur toutes les langues; la gravure reproduisait les scènes de ses *Nouvelles*, il semblait promis, lui et ses légers pipeaux, à une immortalité terrestre. Mais la gloire passe vite, et l'on eût bien étonné nos aïeules (vos bisaïeules, chères lectrices) en leur disant que dès la Restauration, *Estelle et Némorin* seraient tournés en dérision, délaissés même pour sujets de

pendules, et que l'on chanterait avec accompagnement de guitare, une chanson burlesque sur leurs amours, chanson amenant il m'en souviens pour finale :

Si telle était Estelle,
Qu'était donc Némorin ! (1)

Ni si haut ni si bas, c'est la devise du bon sens et du bon goût. Aujourd'hui, les *Felibres*, se souvenant que Florian était né en Occitanie, dans le pays des troubadours, vont chaque année, couronner de fleurs son buste, érigé dans la jolie commune de Sceaux, et il se fait là une fête poétique et champêtre à la mémoire de celui qui aima son pays, qui aima la nature et les vers.

Florian, lui-même, a célébré les lieux de sa naissance dans cette prose harmonieuse et poétique, qui n'est plus à la mode et qui, pourtant, n'est pas sans charmes :

« Beaux vallons, fortunés rivages, où, jeune
» encore, j'allais cueillir des fleurs ! Beaux arbres
» que mon aieul planta, et dont la tête touchait
» aux nues, lorsque courbé sur son bâton, il me
» les faisait admirer ! Ruisseaux limpides qui
» arrosez les prairies de Florian, que je franchis-
» sais avec tant de peine et de plaisir, je ne vous
» verrai plus. Je vieillirai tristement éloigné du
» lieu de ma naissance, du lieu où reposent mes
» pères ; et, si je parviens à un âge avancé, le
» beau soleil de mon pays ne ranimera pas ma
» faiblesse... Que ne puis-je être certain de re-
» poser sous le grand alizier ! je voudrais que les
» enfants, après leurs jeux, jetassent sur ma
» tombe leurs bouquets effeuillés ; je voudrais
» que les bergers de la contrée fussent quelque-
» fois attendris en y lisant cette inscription :

» Dans cette demeure tranquille
» Repose notre bon ami,
» Son corps fut toujours à la ville,
» Mais son cœur fut toujours ici. »

Il était né au château de Florian dans les Basses-Cévènes, le 16 mars 1755 ; d'une famille no-

(1) Pour amuser nos lectrices, nous citons deux couplets de cette petite drôlerie :

« Tu dois, ma bergerette,
» Quand le printemps renaît
» Cueillir la pâquerette
» Et la fleur du bluët. »
« — Pour mes moutons, mes vaches,
» Tout ça n'est bon, j'vous l' dis
» J'aim' mieux cueillir des mâches
» Ou ben des pissenlits. »
« Dans ta blanche chaumière,
» Quand l'orag' va venir,
» Ta bonne et tendre mère
» Devait te retenir. »
« — Ma mèr' s' moqu' ben qu'on s' mouille,
» A m' dit : Veux-tu t'n' aller,
» Ou j' vas prend' ma quenouille
» Pour te faire filer. »

ble, devenue pauvre, dont il paya scrupuleusement les dettes lorsqu'un peu de fortune lui fut venue. Les paysages austères de son pays natal ne se sont pas reflétés dans ses pastorales, pas plus que la sauvage majesté des Alpes dans les doux écrits du doux François de Sales. Florian ne reçut pas une forte éducation littéraire, mais il apprit l'espagnol par amour pour sa mère, qui était née au delà des monts et il acquit une profonde connaissance de la langue de Cervantès et de la littérature de la Péninsule ; la poésie italienne lui devint également très familière.

Il fut tout jeune encore, présenté à Voltaire, qui le trouva fort aimable et le cajola beaucoup ; mais sa bonne fortune l'éloigna de cette société dangereuse et le plaça dans une maison, où régnaient avec la religion, les plus nobles vertus. Florianet (sobriquet qu'il avait reçu de Voltaire) fut d'abord page du duc de Penthhièvre, puis plus tard, gentilhomme attaché à la personne de ce prince. Il passa sa vie dans l'intimité de cette royale famille, avec le duc si bienfaisant et si bon, avec la princesse de Bourbon-Penthhièvre, qui devint duchesse d'Orléans, avec la princesse de Lamballe, alors à la fleur de ses ans et dans la gloire de sa beauté (1). Qui eût prédit les tragédies de l'avenir ? qui eût prédit que ces belles résidences, Anet, la Rivière, l'hôtel de Toulouse, Rambouillet, allaient être saccagés et vendus à vil prix, que les princesses seraient, l'une, abreuvée de chagrins, l'autre, suppliciée par la plus vile populace, que les tombeaux de Dreux ne seraient pas respectés, et que tous ces noms glorieux, souvenirs du passé, seraient balayés de dessus la terre ?

La Révolution, en germe par toute la France, ne se laissait pas pressentir dans la maison, ni dans les domaines du duc de Penthhièvre : il était si aimé de tous ceux qui dépendaient de lui ! Tous s'étaient vus comblés de ses bienfaits. Florian servait habituellement d'intermédiaire à ces largesses, il y mettait un zèle, une délicatesse et un esprit qui le rendirent cher à son protecteur. Dans cette vie paisible et ces doux loisirs, sous les beaux ombrages de ces habitations royales, Anet, Rambouillet, Sceaux, son goût pour les lettres se développa, il écrivit, d'après Cervantès, une pastorale, *Galathée*, qui obtint un vif succès dans le monde du XVIII^e siècle, où les idylles étaient en si grande faveur ; *Estelle* succéda à *Galathée* et fut encore mieux accueillie. Rien de plus simple que ces œuvres : les amours des bergers, à peine contrariés par quelques obstacles, en sont le sujet ; de charmants paysages (car Florian comprenait la nature) encadrent ces douces figures, la pieuse

(1) Marie-Thérèse de Savoie épousa le prince de Lamballe, unique fils du duc de Penthhièvre et qui mourut jeune et sans postérité.

Estelle, le généreux Némorin ; presque à chaque page, des vers harmonieux et faciles, mêlés au récit, charment le lecteur. *Numa Pompilius* parut presque en même temps, et si, dans ses Pastorales, Florian s'est souvent du Tasse, de Monteimayor et de Sannazar, évidemment l'auteur de *Télémaque* lui a inspiré le choix d'un sujet pris dans l'époque mythologique de l'histoire romaine, mais il manquait à Florian ce profond sentiment des beautés antiques que Fénelon a empreint dans son livre. *Gonzalve de Cordoue*, succéda à ses premiers travaux ; pas de sujet plus poétique : la prise de Grenade, les combats, les arts, les mœurs des Maures, les rois catholiques faisant le siège de la dernière forteresse de l'islamisme, ces personnages divers, la grande Isabel, ses généraux et ses soldats, Boabdil, sa mère, les Abencerrages, la reine Isabel de Solis, forment un tableau magnifique, dont Florian a reproduit quelques contours avec bonheur. Il a trop embelli le caractère de son héros, Gonsalve ne fut pas toujours aussi loyal qu'il était intrépide. Un excellent *Précis historique sur les Maures d'Espagne* précède ce roman ; on n'a pas fait mieux sur ce sujet.

Le théâtre de Florian lui attira des éloges mérités : on y trouve, dans un cadre simple, du naturel, de l'esprit, de la gaieté ; il nous apprend lui-même dans quel dessein il écrivit ces petites pièces : « Je ne pouvais développer de grands sujets, dit-il, ni prétendre corriger les hommes » en attaquant les grands vices, j'essayai du moins de les exciter à la vertu en leur rappeler tant combien elle est aimable, combien elle donne de vrais plaisirs ; je voulus surtout présenter le tableau de ces vertus familières, et de ces vertus de tous les jours... On est rarement dans le cas de sacrifier à son devoir, à la patrie, à l'honneur son repos, sa fortune, sa vie, mais on est obligé à tout instant d'être un bon fils, un bon époux, un bon père... » Ses *Arlequins*, qu'il jouait lui-même avec perfection, réalisent ce programme ; l'Arlequin espiègle, malicieux de la Comédie italienne est devenu sous sa plume un enfant, mais un enfant naïf, spirituel et bon.

Un jour qu'on devait jouer le *Bon Père* sur le théâtre de Sceaux, Florian, en costume d'Arlequin, s'avança au bord de la rampe et dit : « Nous devons jouer le *Bon Père*, mais M. le Duc de Penthièvre ne veut pas qu'on le joue. »

Le duc rit, et la pièce fut jouée.

Florian publia aussi des *Nouvelles* qui ne sont pas oubliées, eurent un grand succès, et furent imitées au théâtre ; mais son chef-d'œuvre, celui de ses ouvrages, où son talent se montre le mieux, c'est le recueil de ses *Fables*, le meilleur qui ait paru depuis La Fontaine ; Florian avait mis à contribution les apologues anciens et modernes, les Grecs, les Romains, les Espagnols, les Italiens, mais en les revêtant de sa forme élégante

et de la naïveté, (un peu artificielle), qui lui est propre. Qui ne connaît le *Lapin et la Sarcelle*, le *Chien coupable*, le *Singe qui montre la lanterne magique* ? Il joignit à ses fables une touchante élegie *Ruth* et un petit poème emprunté également à la Bible où est racontée la belle histoire de Tobie. *Ruth* obtint le prix de l'Académie en 1784 ; tout le monde lut, apprit par cœur ces vers charmants, qui célèbrent la piété filiale, et qui sont graves sans emphase et sensibles sans sensiblerie.

L'Académie qui l'avait couronné, le regut au nombre de ses membres, en 1788 ; ce furent là les derniers jours heureux du poète, le dernier éclat jeté sur sa trop courte carrière.

La Révolution éclata, et quoique le duc de Penthièvre ne fût pas directement menacé par elle, ses vertus le couvraient comme un bouclier, il souffrit amèrement des humiliations et des périls de la famille royale, et la félonie du malheureux duc d'Orléans ne fut pas le moindre de ses chagrins, Florian, dévoué au prince, son ami, son protecteur, ressentit vivement ses peines ; il voyait s'écrouler le monde où sa naissance l'avait placé, où ses talents avaient trouvé tant d'applaudissements, une nouvelle ère commençait, lourde de sang et d'orages. Florian avait eu jusqu'alors l'existence la plus douce : il n'était pas préparé par des épreuves ordinaires, aux coups qui allaient frapper ses amis et lui-même. Pourtant, il essaya de fléchir les tyrans : sa muse pastorale chanta la liberté, dans un poème en prose sur *Guillaume Tell* ; lui-même, dans un discours prononcé à Sceaux, trouva pour les hommes qui gouvernaient alors, quelques paroles trop douces, Florian n'était pas Chénier, et dans son carquois ne se rencontraient pas les traits vengeurs de l'auteur des *Iambes*, contre ces *bourreaux, barbouilleurs de lois* ; sa faiblesse ne les désarma pas, et il fut jeté en prison, à la Bourbe, en qualité de noble, en l'année 1794 : il languit dans cette triste demeure, il y endura de cruelles privations ; le neuf Thermidor il rendit à la liberté, mais ne lui rendit pas la santé, ni le désir de vivre. Il s'éteignit à Sceaux, le 13 septembre de cette même année ; il n'avait pas encore atteint sa quarantième année, le premier coup dont le sort l'avait frappé l'atteignit mortellement.

Florian joignait à un esprit charmant, une rare bonté : il aimait les pauvres, leur donnait la dime du produit de ses ouvrages, et quoiqu'enfant d'un siècle léger, il n'a jamais cessé de respecter la morale et la religion, d'où la morale dérive. Son caractère, comme ses écrits manqua de fermeté : mais c'est quelque chose qu'une élégance, une douceur, une pureté féminines. Insistons sur ce que nos lectrices liraient avec profit en outre des *Fables*, le *Précis sur les Maures*, même *Gonzalve de Cordoue*, et surtout *Ruth*.

M. B.

ALINE DE CHANTERIVE

(SUITE)

IV



HEURE du lever de la vieille dame étant venue. Madame de Survilliers alla la trouver dans sa chambre, lui annonça le départ de Maurice et lui remit la lettre, priant Dieu du fond de son cœur qu'elle

ne lui causât pas trop de peine; mais, à sa grande surprise et à sa plus grande satisfaction, madame de Chanterive ne fit qu'en rire.

« Quelle mauvaise plaisanterie! dit-elle. Une querelle d'amoureux, sans doute!... Mais autant en emporte le vent... on ne renonce pas ainsi à la plus belle fille de Provence, un peu capricieuse peut-être, mais si charmante, si aimable qu'il n'y a certainement pas, à plus de vingt lieues à la ronde, un seul garçon qui ne s'estimât très heureux d'obtenir sa main; mais ce n'est pas pour d'autres que le four chauffe, c'est pour mon beau capitaine, mon cher Maurice, que j'ai reçu dans mes bras le jour de sa naissance, que j'aime comme un fils, et il sera le mari d'Aline, bon gré malgré; mon frère et moi nous l'avons décidé ainsi, et il faudra bien que notre volonté s'accomplisse. »

Madame de Survilliers, quoique connaissant de longue date la simplicité de la bonne madame de Chanterive, ne put s'empêcher de sourire de la naïveté de sa déclaration, mais elle n'eut garde de rien dire qui pût troubler sa quiétude.

« Veuillez communiquer cette lettre à Aline, dit-elle seulement; il faut qu'elle en prenne connaissance.

— Je n'y manquerai pas, répondit la vieille dame, ne fût-ce que pour l'amuser un instant et lui faire comprendre la nécessité de rassurer ce bon Maurice par un gentil petit billet, que j'enverrai avec ma réponse.

— C'est bien ce qu'il y aurait de mieux pour arranger cette affaire, se dit madame de Survilliers; mais la fière Aline s'y prêtera-t-elle? »

La jeune fille entra en ce moment dans la chambre de sa grand'mère; la lettre de Maurice

lui fut communiquée; madame de Survilliers qui l'observait la vit pâlir tout à coup, puis rougir extrêmement.

« Puisque M. le capitaine retire sa parole, dit-elle sèchement, je m'empresse de le prendre au mot; je ne serai pas en peine de trouver aussi bien que lui, il ne manque pas dans le monde de garçons plus aimables et surtout moins despotes que mon très honoré cousin; et j'en connais plus d'un qui ne serait pas fâché de le remplacer à titre de prétendant.

— Sans doute, ma mignonne, dit la vieille dame en la baisant au front, mais ton cousin a des qualités brillantes et solides, incontestables, et qu'on ne rencontre pas facilement; il aura un bel avancement, il sera colonel et général, sa femme sera fière de lui et heureuse avec lui. Puis tu sais bien que votre mariage était très désiré par ton oncle Jérôme, il l'a bien prouvé par son testament.

— Mon oncle Jérôme pouvait disposer de sa fortune, mais non pas de ma main, répondit aigrement Aline. D'ailleurs, ce n'est pas moi qui retire le consentement que nous avons donné l'un et l'autre à ce beau mariage; M. de Chanterive a pris l'initiative de la rupture, je lui en suis bon gré. »

Était-ce le cœur ou l'amour-propre qui était blessé chez Aline? madame de Survilliers cherchait à le découvrir; il est probable que c'était à la fois l'un et l'autre.

« Allons, calme toi, ma chérie, dit la grand-mère avec sa bonhomie naturelle, ne vois-tu pas que c'est une épreuve? Maurice a voulu savoir à quoi s'en tenir sur ton affection.

— Il en sera pour ses frais de diplomatie, dit la jeune fille un peu radoucie par l'idée nouvelle qui venait de lui être présentée; et je ne prendrai pas la peine de lui demander la moindre explication.

— Nous penserons à cela plus tard, mignonne; je veux pour le moment te montrer la robe que j'ai fait venir de Paris pour toi.

— Oh! quelle bonne grand-mère vous êtes! Où est-elle donc, cette robe?

— Dans la caisse que voici, tu peux l'en tirer tout de suite, si cela te fait plaisir!

— Oui, vraiment, grand-mère chérie. Oh! quelle jolie nuance! quelle délicieuse garniture, et comme ces dentelles font bon effet! »

Et pendant que la frivole enfant s'extasiait ainsi devant les chiffons qui lui étaient offerts, madame de Chanterive s'approchait de sa nièce, lui faisant un signe qui voulait dire : n'admires-tu pas mon adresse d'avoir su détourner le cours des idées de cette pauvre petite ? et madame de Survilliers se demandait si sa jeune cousine pourrait devenir jamais une femme raisonnable.

— Il est bien tard déjà, se disait-elle avec tristesse, pour modifier ce caractère ; les leçons du malheur pourraient seules y parvenir, et le malheur est un si rude maître !

— Je vais tout de suite essayer cette jolie robe, dit galement Aline, pour être sûre qu'il n'y a rien à y retoucher. »

Et elle sonna sa femme de chambre avec tant de vivacité, que celle-ci accourut comme s'il était arrivé quelque accident. La robe allait si bien qu'Aline déclara vouloir la garder tout le jour.

« Vous mettrez une simple fleur dans mes cheveux, dit-elle à la femme de chambre ; je suis persuadée que ma grand'mère trouvera que cette toilette me sied à merveille.

— Elle et d'autres aussi, dit Annette. »

Aline comprit l'insinuation, mais elle n'en témoigna rien.

« Dépêchez-vous, dit-elle, voici l'heure du déjeuner. »

Elle se montra très gaie pendant le repas ; elle semblait avoir oublié son courroux et la lettre qui l'avait provoqué.

« Remarque, disait la grand'mère à madame de Survilliers, l'excellent caractère de cette chère Aline ; elle a été assurément fort contrariée ce matin, et la voilà maintenant gaie comme un pinson. Quel dommage que Maurice soit parti si tôt, et qu'il n'ait pu l'admirer dans cette jolie toilette qui lui va si bien ! »

Madame de Survilliers ne répondit rien, elle voyait si bien que la grand'mère se faisait illusion sur le caractère de sa petite fille ! mais cette illusion était agréable, et trop profonde pour qu'elle pût même essayer de la dissiper ?

Le soleil baissait à l'horizon et aucune visite n'était venue distraire ces dames et égayer leur solitude. La rose qui brillait avant midi dans les cheveux noirs de la jeune fille avait déjà perdu sa fraîcheur ; Aline descendit au jardin pour en choisir une autre, elle gagna ensuite un pavillon élevé d'où l'on apercevait la route, mais elle ne vit point venir celui qu'elle attendait ; et quand, aux derniers rayons du jour, la brise un peu forte qui avait soufflé du nord-ouest se fut calmée ; quand la lune apparut majestueusement sur le bleu firmament tout constellé d'étoiles, elle rentra au logis sans daigner jeter un regard sur les beautés de la nature.

Pour dissimuler la mauvaise humeur dont elle n'aurait point osé avouer la cause, made-

moiselle de Chanterive se plaignit d'un grand mal de tête ; elle monta dans sa chambre aussitôt après le souper, prit un livre qu'elle ne lut pas, chercha querelle à sa femme de chambre, et se coucha à neuf heures, en oubliant de faire sa prière.

« Qu'il y a de mauvais jours dans la vie ! se disait-elle, me suis-je assez ennuyée aujourd'hui ! pourquoi ce Dumontel n'est-il pas venu l'après-midi, lui qui au moins a le talent de me faire rire ? est-ce qu'il serait malade par hasard, ou qu'il renoncerait aussi à m'épouser ? les hommes sont d'une inconstance inimaginable.

Elle s'endormit peu à peu et rêva qu'elle était au bal, resplendissante de toilette, plus belle que jamais et toute disposée à se montrer aimable ; mais par une fatalité dont elle ne pouvait se rendre compte, aucun cavalier ne venait l'engager pour la danse, et son calepin restait vierge de toute inscription, tandis que ceux de ses jeunes compagnes se remplissaient sous ses yeux. Elle se réveilla baignée d'une sueur froide.

« Je deviens folle ! se dit-elle. Quand ma cousine de Survilliers, qui est toujours triste comme un bonnet de nuit, et qui serait d'un avis contraire au mien, sera retournée chez elle, je déciderai grand'mère à donner un bal ; et l'on verra si je manque de danseurs. Songe, mensonge, dit le proverbe, l'événement le prouvera bien. »

Bercée par cette espérance, elle ne tarda pas à se rendormir profondément.

Lorsqu'elle s'éveilla le lendemain matin la campagne avait changé d'aspect ; de gros nuages noirs s'affaissaient sur les collines, le feuillage des arbres était assombri, et les hirondelles voltigeaient çà et là, en rasant la terre de leurs longues ailes.

« On dirait qu'il va pleuvoir, se dit Aline ; il ne manquerait plus que cela pour m'achever. Ne suis-je pas déjà assez malheureuse de tout ce qui m'est arrivé hier, et de mes rêves de la nuit ! »

En cet instant Annette entra, lui apportant une tasse d'excellent chocolat et une assiette de petits gâteaux, que sa malheureuse maîtresse avala de bon appétit, en continuant de gémir sur son sort.

Par une ingratitude envers la Providence, plus commune chez les heureux du siècle qu'on ne serait porté à le croire, bon nombre de gens n'apprécient les avantages de leur position que lorsqu'elle leur échappe. Aline était de ceux-là.

« Avec le temps qui se prépare, disait-elle, en se lamentant, je ne pourrai ni me promener à pied, ni monter à cheval, ni aller en voiture. Maurice n'est plus là pour me distraire ; Dumontel ne viendra probablement pas, il aurait trop peur de salir ses bottes vernies ou de croquer son

pantalon à sous-pieds; nous n'aurons aucune visite aujourd'hui, et je n'ai point de livre amusant à ma disposition ! »

Et, comme cela ne lui arrivait pas trop souvent, l'ennui « ce fruit de l'oisiveté, ce ver rongeur des existences futiles » s'empara d'elle au point de faire couler ses larmes : larmes stériles, que ne lui arrachait ni le repentir de ses fautes ni la compassion des maux d'autrui.

Vers dix heures, Aline, encore en peignoir, entendit frapper à la porte de sa chambre, et on l'ouvrit toute grande pour livrer passage à madame de Chanterive, soutenue par sa nièce, qui lui donnait le bras; la vieille dame paraissait fort émue, et des traces de larmes récentes se montraient encore sur ses joues.

« Qu'est-il arrivé? s'écria la jeune fille, qu'est-ce qui vous a fait de la peine, grand'mère ? »

— Tu ne le sauras que trop tôt, pauvre petite, dit la vieille dame avec un gros soupir.

— Mieux vaut me le dire tout de suite que de me laisser dans l'appréhension de tout ce qu'il y a de pire, reprit Aline; d'ailleurs rien ne peut me surprendre en mal aujourd'hui, j'ai fait de mauvais rêves, et je suis d'une tristesse mortelle depuis ce matin.

— Tu avais, dit la grand'mère, le pressentiment du malheur qui nous menace et auquel j'aurais voulu te préparer peu à peu; mais puisque tu veux tout savoir, apprends que ta pauvre mère est bien malade, qu'on désespère de ses jours et qu'elle voudrait t'embrasser avant sa mort que l'on croit prochaine.

— Je dois partir, s'écria vivement Aline, mue par un sentiment de piété filiale bien naturel, quoi qu'elle eût peu vécu avec sa mère. Il y avait plus de deux ans qu'elle ne l'avait vue, la comtesse ne pouvant, depuis son second mariage, venir en France que rarement; Aline éprouvait peut-être aussi, un autre sentiment qu'elle ne s'avouait pas bien à elle-même : le désir de voyager en ce moment, ne fût-ce que pour changer de place et se distraire.

— Hélas! dit la grand mère, voilà ce que je craignais par dessus tout : entreprendre un si grand voyage, aller au fond de l'Italie, pour soigner une pauvre femme, dont le mal est peut-être contagieux!

— Et quand cela serait, dit avec douceur, mais aussi avec fermeté, madame de Survilliers, qui avait jusqu'alors gardé le silence, Aline ne ferait que son devoir en se rendant auprès de sa mère, puisque celle-ci la demande.

— Encore, si je pouvais l'accompagner! reprit madame de Chanterive, mais je suis trop vieille et trop souffrante.

— Si vous l'agréiez ma tante, je suis toute disposée à accompagner ma cousine et à lui servir de chaperon.

— Eh quoi! dit Aline, vous seriez assez bonne pour faire avec moi ce voyage, auquel alors ma

chère grand'mère ne saurait manquer de consentir! vous quitteriez pour moi votre solitude de Bérêt, que vous aimez tant! comme je vous en serai reconnaissante!

— Ma tante n'a qu'un mot à dire, reprit en souriant madame de Survilliers, c'est un bonheur pour moi de lui être utile, ainsi qu'à vous, ma chère enfant; ce voyage n'a d'ailleurs rien d'effrayant; nous pouvons être de retour à la fin du mois, car les paquebots à vapeur, qui font le trajet de Marseille à Civita-Vecchia, ne mettent guère que 48 heures pour la traversée; mais, comme ils partent à jour fixe, tous les lundis au matin, il serait urgent de nous embarquer après demain, pour ne pas retarder d'une semaine.

— Après demain, c'est bientôt, dit la grand'mère.

— Plus tôt nous partirons, plus tôt nous serons de retour », répondit la jeune fille.

Tout le reste de la journée se passa en préparatifs de voyage. Aline ouvrait ses tiroirs, fouillait dans les armoires, entassait dans ses malles bien plus d'objets de toilette qu'il ne lui en fallait; elle avait secoué sa mélancolie, comme on met de côté ses vêtements d'hiver quand les beaux jours sont revenus. Le chagrin qu'elle avait éprouvé de la maladie de sa mère était sensiblement diminué; elle se plaisait à penser que cette maladie n'avait pas la gravité que son beau-père avait annoncée et que, jeune comme l'était encore la comtesse, sa bonne constitution triompherait de la fièvre maligne; à force de le désirer et de chercher à se le persuader, elle avait fini par le croire.

Vers le soir M. Dumontel arriva au château, tout consterné, il trouva Aline en tête-à-tête avec madame de Survilliers.

« Ah! mademoiselle, dit-il, que viens-je d'apprendre à mon retour d'Aix, où j'ai dû passer trois jours pour une affaire importante? Vous allez partir pour un long voyage, et je ne vous reverrai plus de longtemps peut-être? et, si vous alliez vous marier en Italie, vous seriez perdue pour nous à jamais!

— Me marier en Italie, répondit Aline en riant! J'ai à peine dix-huit ans, et l'on a décidé dans ma que famille je ne me marierai pas avant d'être majeure.

— Qui peut le savoir! dit le jeune homme.

— Je reviendrai le plus tôt possible, reprit la jeune fille, pour retrouver ma chère grand'mère.

— N'oubliez pas cette bonne promesse, mademoiselle, pensez combien nous serons attristés de votre absence; et, par les chemins difficiles, soit à cheval, soit dans les mauvais carrosses d'Italie, vous qui êtes si hardie vraiment, n'allez pas risquer de vous casser le cou; s'il vous arrivait malheur, j'en mourrais de chagrin assurément.

— Alors, pour sauvegarder votre vie, je vais

être prudente comme une femme de soixante ans », répondit-elle en riant de tout son cœur.

Ils causèrent quelque temps encore puis, la nuit étant venue, M. Dumontel prit congé, après avoir trouvé moyen, dans le cours de sa visite, de renouveler à la jeune fille ses protestations d'admiration exaltée et d'éternel attachement.

Le lendemain matin Aline, ayant devancé l'aurore, revêtait prestement un élégant costume de voyage, et, le cœur léger et tout ouvert à l'espérance, allait frapper doucement à la porte de la chambre de sa grand mère.

La pauvre dame n'avait pas dormi de toute la nuit; elle voyait tout en noir, s'exagérait les dangers et ne prévoyait que des malheurs pour Aline.

« Si sa mère est morte avant l'arrivée de cette pauvre petite, se disait-elle, quelle réception lui fera-t-on dans cette maison désolée? si elle est mourante, que de soins, que de fatigues et de chagrins! qui sait si sa santé, quelque bonne qu'elle soit d'ordinaire, n'en souffrira pas? Et, si la maladie de sa mère se prolonge dans des alternatives de pis et de mieux, on ne voudra pas me rendre ma chère petite fille; que deviendrai-je en son absence, moi, si vieille et d'une si mauvaise santé? Je ne puis me promettre de la revoir. »

Beaucoup de gens aiment surtout pour le plaisir ou l'avantage qui leur revient de cette affection. D'autres plus généreux, moins nombreux peut-être, préfèrent à leur propre bonheur celui de la personne aimée et lui font au besoin des sacrifices de tout genre. La bonne vieille grand mère aimait sa petite fille des deux manières à la fois, elle aurait sans balancer, donné sa vie pour sauver celle d'Aline; mais elle voulait jouir d'elle aussi, la voir grandir et se développer auprès d'elle, baiser ses joues rondes et fraîches, la presser sur son sein, recevoir ses caresses, et tout cela allait lui manquer à la fois; aussi fût-ce les larmes aux yeux qu'elle reçut sa visite matinale et qu'elle lui fit ses dernières recommandations.

V

Le soleil effleurait de ses premiers rayons la cime des côteaux, la cloche du village sonnait l'angélus et madame de Surveilliers, tréssaillant comme si elle eût été réveillée de quelque rêverie fit dévotement le signe de la croix, et donna le signal du départ. Le temps était superbe, une brise légère tempérant la chaleur naissante et arrivait aux voyageuses, toute chargées de parfums; et cependant un nuage de mélancolie était répandu sur leur front, de secrets pressentiments les attristaient l'une et l'autre, quelques larmes mouillaient leurs paupières.

« Nous sommes folles, je crois, dit madame de

Surveilliers en s'efforçant de sourire pour rassurer sa jeune compagne; toute la nature semble nous faire fête, jamais voyage ne fut entrepris sous de plus heureux auspices.

— N'est-ce pas M. Dumontel, que j'aperçois là-bas sur la route, assis sous un grand olivier? s'écria tout à coup mademoiselle de Chanterive. C'est lui vraiment, et en toilette encore, quoi qu'il soit à peine cinq heures du matin.

La calèche approchait déjà de l'olivier, Dumontel s'était levé vivement et dit d'une voix émue :

« Je n'ai pas voulu vous laisser partir, mesdames, sans vous souhaiter de nouveau un bon voyage.

— Je vous remercie de tout mon cœur de vos bonnes paroles, répondit Aline, et elle agitait, en signe d'adieu, son mouchoir qu'une raffale de vent emporta derrière elle. Un petit cri de regret lui échappa, et elle fut sur le point de dire au cocher d'arrêter, mais elle changea d'avis en voyant Dumontel courir après le mouchoir, le porter à ses lèvres et le presser sur son cœur.

— Qu'il le garde, dit-elle, puisque cela lui fait tant de plaisir!

Les voyageuses arrivèrent à temps à la gare la plus rapprochée de Monplaisir, puis à celle de Marseille, et, se rendant à la Joliette, elles prirent passage et s'embarquèrent sur le paquebot, *le général Abbattucci*; et comme, si le capitaine n'eût attendu que leur arrivée pour appareiller, à peine eurent-elles mis le pied sur le pont, que la vapeur siffla, l'hélice tourna, les roues s'agitèrent, l'*Abbattucci* sortit du port, et, traçant un long sillon sur le miroir des eaux, s'avança majestueusement vers la haute mer.

« Quel magnifique spectacle, fit observer madame de Surveilliers à sa jeune compagne! comme elle disait ces mots, un homme de l'équipage s'approcha d'elle son bonnet de laine à la main.

— C'est donc bien vous, ma bonne dame, lui dit-il d'une voix rauque, qu'une émotion joyeuse avait un peu adoucie; je craignais d'abord de me tromper, mais c'est bien vous; quel bon vent vous amène? venez-vous jusqu'à Naples?

— Non, mon ami, jusqu'à Civita-Vecchia seulement.

— Je n'ai pas besoin de vous dire que, si je pouvais, moi, Léonard, vous être bon à quelque chose, j'en serais bien heureux.

— Je vous crois, répondit-elle, car je connais votre bon cœur. Comment se portent votre femme et vos enfants?

— Tout va à merveille dans le ménage, grâce à vos bons soins et à votre générosité.

— Cela me fait grand plaisir, mon cher Léonard. Votre pauvre jambe est-elle enfin tout à fait guérie?

— Oui, grâce à vous encore, je ne boite presque plus, et je souffre si peu de mon terrible accident que voilà six mois que je fais partie de

l'équipage de l'Abbatucci. Il ne me manque plus qu'une chose, c'est de pouvoir, à mon tour, vous être utile, m'exposer pour vous, vous sauver d'un naufrage, par exemple.

— Qui sait, dit madame de Surveilliers avec un bienveillant sourire; quoique, pour aujourd'hui, il n'y ait pas de tempête à craindre.

— Les vents et les flots sont changeants, dit une voix perçante; il en est d'eux comme des femmes; bien fol est qui s'y fie!

Madame de Surveilliers tourna vivement la tête, et aperçut à quelque distance un homme de haute taille, d'une maigreur effrayante; ses yeux sombres et fauves avaient comme des reflets métalliques qui prétaient quelque chose d'étrange à sa physionomie; son nez recourbé, sa bouche dédaigneuse, garnie de dents blanches et pointues, son sourire sardonique lui donnaient quelque ressemblance avec Méphistophélès; il portait une longue redingote noire, descendant bien au-dessous des genoux et boutonnée jusqu'au menton, une espèce de béret béarnais, d'où s'échappaient des cheveux abondants, gris et crépus, et autour du cou, un cache-nez de couleurs voyantes.

« Quel est cet homme? demanda tout bas madame de Surveilliers à son ami Léonard.

— Qui peut le savoir? répondit-il avec une moue dédaigneuse; les uns disent qu'il est fou, les autres que c'est un poète, ce qui signifie peut-être la même chose; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il doit avoir le mauvais œil, car bien qu'il ne fasse de mal à personne, il est sûr qu'il porte malheur. La première fois qu'il prit passage sur ce paquebot, nous eûmes si mauvais temps que deux hommes, tombés à la mer, ne

urent être repêchés et se noyèrent. La seconde fois la chaudière éclata tout à coup, et plusieurs chauffeurs périrent, atteints par la pluie d'eau bouillante qui retomba sur leur tête; aussi ce n'est pas sans un sentiment de frayeur que je l'ai vu s'embarquer ce matin presque en même temps que vous. »

Madame de Surveilliers ne put s'empêcher de sourire.

« J'espère, dit-elle, que demain vous serez rassuré, quand nous débarquerons à Civita-Vecchia. »

En ce moment la voix perçante de l'inconnu, qui s'était rapproché subitement, se fit entendre de nouveau.

« Madame, dit-il, ne prenez pas pour vous les paroles qui me sont échappées tout à l'heure; il m'a suffi de vous voir un instant pour reconnaître que vous ne méritez nullement que l'on ait de vous la fâcheuse opinion que le roi François I^{er} avait, paraît-il, des femmes en général; j'ai lu sur votre visage que vous avez toujours été fidèle à vos premières amours. En serait-il de même de cette belle demoiselle, placée sous votre protection? je n'en sais rien, Dieu

seul le sait, mon bon génie ne m'a rien appris à cet égard.

— Monsieur, dit madame de Surveilliers d'un ton ferme, n'ayant point l'avantage de vous connaître, il me paraît convenable de ne pas vous entendre davantage.

Et, faisant un signe amical à Léonard et un salut cérémonieux à l'étranger, elle prit Aline par le bras et alla s'asseoir avec elle sur la partie du pont réservée aux passagers de première classe, où plusieurs dames se trouvaient déjà réunies.

Le paquebot rasait les côtes, la brise de terre y arrivait, toute embaumée; c'était une admirable matinée de printemps, les vues de terre et de mer étaient splendides, et madame de Surveilliers, plus sensible que personne aux jouissances de ce genre, s'abandonnait doucement à leur charme, lorsqu'elle s'entendit appeler par son nom et aperçut devant elle une femme jeune encore qui, lui tendant amicalement la main, lui dit avec grâce :

« Quel bonheur de vous retrouver ici, ma chère Amélie!

— Je suis aussi bien charmée de vous revoir, répondit celle-ci; c'est une joie que je n'espérais point.

— Vous allez à Rome, sans doute?

— Non, du moins pas directement; je m'arrête à Civita-Vecchia, où j'accompagne une jeune cousine, que sa mère, malade, désire revoir.

— Quelle grande et belle personne, dit la jeune dame à demi-voix; puis s'adressant à la jeune fille : mademoiselle, dit-elle, le plaisir de vous revoir auprès d'elle contribuera certainement beaucoup à rendre la santé à madame votre mère, et j'espère que vous viendrez bientôt me rejoindre à Rome, où nous visiterons la ville et les environs. Je suis une vieille amie de votre cousine, nous avons été élevées ensemble, pensionnaires au même couvent, ces amitiés d'enfance ne s'oublient point; puis, nous nous sommes retrouvées à Bade, il y deux ans, et nous avons fait, avec d'autres curieux, une excursion très intéressante dans la Forêt noire pour visiter les ruines d'un ancien monastère et nous recommander aux prières d'une sainte religieuse, qu'on appelle la Sachette, qui obtient souvent du ciel les grâces qu'elle demande. Et à ce propos, Amélie, dites-moi si, en ce qui vous touche, les prières de la Sachette ont été exaucées.

— Oui, ma chère amie; mon frère Maurice, blessé dangereusement en Afrique, a été guéri bien plus vite qu'on ne pouvait raisonnablement l'espérer, et j'ai eu la consolation de le voir revenir en France, en parfaite santé. Et vous, ma chère, avez-vous été exaucée!

— Oh! moi, pas encore, et je ne suis pas du tout pressée de l'être.

Madame de Surveillier fit un geste de surprise. « Je suis si heureuse en ce moment! reprit

madame Féraud; tout semble me sourire, mon mari est dans une si brillante position, son avancement a été si beau que nous ne pouvions pas désirer mieux. De plus, je me promets tant de satisfaction de ce voyage de Rome et tant de plaisir l'hiver prochain à Paris, que je ne demande qu'à jouir de mon bonheur présent.

— Dépêchez-vous alors, dit la même voix stridente, qui, peu de temps auparavant, avait fait une désagréable impression sur madame de Survilliers.

— Vous ici, monsieur de Méliissane! s'écria madame Féraud en se tournant vers lui et en lui tendant sa main finement gantée; quelle agréable surprise! savez-vous que nous avons eu de grandes inquiétudes sur votre compte? ne vous voyant pas revenir avec vos compagnons d'aventures, de votre voyage d'exploration dans le désert, on vous a cru dévoré par les lions ou décapité par les bédouins; tout le monde à Paris vous croit mort à cette heure.

— Est-ce que je puis mourir, moi! répondit-il en levant imperceptiblement les épaules; beaucoup de mes amis sont tombés à mes côtés; mais moi, je suis comme le juif errant de la légende, implorant le repos de la tombe, et entendant la voix terrible et moqueuse, qui me répond: Marche encore, marche toujours, ton heure n'est pas venue ».

Et il s'éloigna rapidement.

« Vous connaissez donc ce singulier personnage? demanda aussitôt madame de Survilliers à son amie.

— Depuis longtemps déjà, répondit celle-ci; c'était jadis un brave garçon, très honnête et possédant assez de fortune pour vivre sans état; je ne veux pas dire sans rien faire; car il savait s'occuper, il était à la fois poète, musicien, savant même, disait-on, et fort recherché dans le monde. Il y rencontra, par malheur, une jeune fille, jolie comme un ange et aussi aimable que belle, dont il devint éperduement amoureux, qu'il demanda en mariage, et qui paraissait aussi éprise que lui. Le jour des noces était fixé, dit-on, lorsque la nouvelle de la mort subite d'un aïeul obligea la fiancée à partir avec sa famille pour assister aux funérailles et régler les affaires de la succession. Cette absence ne devait pas durer plus de trois mois, terme qui parut d'abord très long à l'impatient jeune homme. Il s'y soumit cependant et partit lui-même pour le Dauphiné, où il avait aussi des affaires à mettre en ordre. Que se passa-t-il pendant ce temps? je ne le sais pas au juste; mais, au lieu de retourner à Paris à l'époque convenue, la famille de la jeune fille prolongea beaucoup son absence, et l'on apprit un beau jour que mademoiselle Emma Frériot avait épousé à Bruxelles un jeune Belge fort riche. M. de Méliissane ne s'en consola point; il vécut depuis lors comme un ermite, ne se montrant plus dans le monde; et, si on le

rencontrait par hasard, on n'aurait pas reconnu le brillant cavalier de jadis dans le pauvre personnage que vous venez de voir, triste, dégoûté de la vie, un peu timbré peut-être, ayant la prétention d'être illuminé, de lire dans l'avenir; et, soit par hasard, par pénétration d'esprit, ou par un enchaînement mystérieux de circonstances inexplicables, il est arrivé maintes fois que ses prédictions se sont accomplies.

— Pauvre homme! dit madame de Survilliers, j'ai eu bien tort de le juger légèrement; ce que vous venez de raconter le montre sous un jour tout nouveau et le rend très intéressant. Mais tout cela ne m'apprend point quelle est la grâce que vous avez demandée au ciel, par l'intercession de la Sachette.

— O fille d'Eve, répondit madame Féraud en riant et en menaçant du doigt son amie. Sachez donc, chère curieuse, que possédant à peu près tout ce qu'on peut raisonnablement désirer dans ce monde »...

En ce moment madame Féraud fut interrompue par des personnes de sa connaissance, qui, venant d'apprendre qu'elle était sur le paquebot, accouraient pour la saluer. Madame Féraud se leva aussitôt pour leur serrer la main et demander de leurs nouvelles.

« Quel contre temps! dit presque à haute voix mademoiselle de Chanterive, qui jusqu'alors avait écouté en silence. Moi qui désirais tant savoir ce que cette aimable dame allait enfin nous apprendre!

« Voulez-vous, que je vous le dise? reprit monsieur de Méliissane, qui, retournant sur ses pas, était venu s'asseoir auprès de la jeune fille.

— Très volontiers, monsieur, répondit madame de Survilliers ».

Aline, un peu éffrayée, sans savoir pourquoi, de la présence de ce étrange personnage, se rapprochait instinctivement de sa cousine.

« C'est tout simplement de mourir le même jour et à la même heure que son mari, afin de n'avoir pas le chagrin de lui survivre, et qu'il n'ait pas non plus celui de la perdre.

— Eh bien! je comprends ce désir, dit madame de Survilliers.

— Pas moi, reprit naïvement Aline; madame Féraud, étant plus jeune que son mari, il est tout naturel qu'elle lui survive ».

M. de Méliissane fit une grimace, qui avait la prétention d'être un sourire.

« Pauvre enfant, dit-il, vous tenez donc beaucoup à la vie, qui sait s'il n'arrivera pas quelque jour où elle vous sera bien à charge?

— Je ne le crois pas, monsieur.

— J'étais comme cela à votre âge, reprit-il, heureux de vivre, confiant dans l'avenir, et depuis »!...

Il appuya sa tête dans ses mains, paraissant livré à de pénibles souvenirs.

Madame de Survilliers le regardait avec com-

passion; en apprenant ses malheurs, le sentiment de répulsion qu'il lui avait d'abord inspiré, s'était changé en une douce pitié; et elle croyait voir dans les yeux et sur le pâle visage de M. de Mélissane le reflet d'une âme ardente et tendre, grande et généreuse; elle désirait lui offrir quelques consolations; mais comment s'y prendre pour toucher délicatement ses blessures, pour faire couler un baume salutaire sur des plaies encore saignantes?

« Monsieur, lui dit-elle de cette voix douce, un de ses plus grands charmes, vous avez beaucoup souffert, mais vous êtes jeune encore, et la vie peut vous sourire de nouveau.

— Je ne le crois pas, répondit-il, mais j'aime à vous l'entendre dire.

— Il est des bonheurs de plusieurs sortes, monsieur, celui qu'une âme, comme la vôtre, peut trouver dans le dévouement et le sacrifice est encore à votre portée. Il y a tant de misères à soulager ici-bas! Nous sommes créés pour nous entraider, et, en faisant du bien aux autres, nous nous en faisons à nous-mêmes; Dieu permet souvent de jeter des rayons de joie dans les cœurs les plus tourmentés, comme elle fait briller parfois des rayons de soleil dans les jours les plus sombres ».

Il l'écoutait en silence avec une averse attention; le jour qui éclairait en plein son visage, en faisait ressortir l'expression grave et recueillie.

« Quel prédicateur vous faites! répondit M. de Mélissane avec un sourire doux et franc, qui, depuis bien des années, n'avait pas effleuré ses lèvres; mais tenez-vous bien compte des difficultés que trouverait à suivre vos conseils un pauvre hère, comme moi, livré depuis bien longtemps au découragement le plus profond?

Croyez-moi, madame, quand la douleur morale est arrivée à son paroxysme, les ressorts de l'âme se brisent ou tout au moins se détendent sous la forte pression de la souffrance: on ne se sent plus capable de rien.

— Oh! monsieur, alors il faut lutter, c'est en luttant contre les difficultés de la vie que l'on rend à l'esprit son élasticité, à l'âme sa vigueur. On n'est pas venu au monde pour le traverser, comme un ruminant traverse la prairie en quête de pâture, où pour chercher le repos. A nous le travail, à nous le combat pour triompher de notre apathie, gagner le ciel, qui est notre patrie véritable et y rejoindre ceux que nous avons aimés ».

Une croyance ferme et sincère, exprimée avec chaleur, a toujours quelque action communicative; M. de Mélissane était ému.

« Vous avez raison sans doute, dit-il, mais n'est-il pas trop tard maintenant? Il y a des habitudes prises, qu'on ne peut rompre, des sacrifices auxquels on ne peut se résigner...

— Non, répondit-elle, il n'est jamais trop tard pour faire le bien, la charité chrétienne est une chaîne, dont tous les anneaux se tiennent; le premier qu'on soulève entraîne tous les autres; la moindre parcelle de son cœur, qu'un homme donne sans réserve à ses frères, attire bientôt le cœur tout entier. Voulez-vous écouter ce que je viens de lire tout à l'heure dans un petit livre que je porte volontiers avec moi en voyage ou dans mes promenades?

— Je vous écouterai toujours avec plaisir, madame ».

COMTESSE DE LA ROCHÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

LA CHANSON DE L'ALOUETTE

Je suis, je suis le cri de joie
Qui sort des prés à leur réveil,
Et c'est moi que la terre envoie
Offrir le salut au soleil.

Je pars des chaumes blancs de brume,
A mes pieds flotte un fil d'argent,
La rosée emperle ma plume,
Et je la sème en voltigeant.

Je plane, en chantant la première,
Dans l'azur frais où l'aube éclot,
Je me baigne dans la lumière,
Et vais me mirer dans un flot.

Ma voix est sans note plaintive,
Je ne dis rien au triste soir;
Je suis la chanson folle et vive
De la jeunesse et de l'espoir.

Je dis au malade qui veille:
Bénis Dieu! la nuit va finir;
Au laboureur que je réveille:
Fais ton sillon pour l'avenir!

Je suis, je suis le cri de joie
Qui sort des prés à leur réveil,
Et c'est moi que la terre envoie
Offrir le salut au soleil.

V. DE LAPRADE.

JACQUELINE

(SUITE)

VI

LETTRE

Jacqueline à Mademoiselle Octavie

X... février 18..



A BONNE COUSINE,

« Mon père vous a écrit pour vous annoncer le mariage de notre bien-aimée Paule, mais je sais combien les détails sur la famille intéressent votre amitié et je viens

vous en donner, très heureuse de l'emploi de secrétaire que ma mère m'a conféré. Elle m'a dit : Écris à ton aise, je ne verrai pas même ta lettre. Les lettres sont pour quatre yeux et non pour six.

« Il est vrai, et cette permission me met plus à l'aise pour vous dire, ma bonne cousine, ce qui me passe par la tête et par le cœur. Je vous parlerai de Paule et de sa pauvre sœur, ce pauvre moi. Elle est donc mariée, et bien mariée, Paule, elle le désire... Voilà de ces choses que je ne comprends pas bien : vouloir le mariage pour le mariage m'étonne toujours. Je conçois que l'on aime quelqu'un, que l'on désire passer sa vie avec ce quelqu'un, que l'on s'y engage par une promesse solennelle, mais aimer l'inconnu, se lier à un X, donner son existence entière à cet homme qu'on ne connaissait pas, deux mois auparavant, lui jurer amour et obéissance cela me passe. Paule, elle, s'y est résolue, elle a donc épousé M. Stéphane Duguet, qui semble l'aimer beaucoup. Voulez-vous le portrait de M. Stéphane? Grand, un peu gros, blond une figure assez régulière et extrêmement douce, l'air un peu embarrassé, timide même, des yeux gris qui suivent tous les mouvements de Paule, voilà son image, en attendant que je vous envoie sa photographie ; vous jugerez sans doute, comme nous, que Paule n'a pas beaucoup à redouter l'autorité et le despotisme de son mari :

Ils ne sont pas si doux

Qu'ils ont promis de l'être

dit la chanson de la *Mariée*, mais je pense que Stéphane fera un exception heureuse pour notre Paule.

« Il est fils unique et il a de la fortune, on

assure qu'il possédera vingt-cinq mille francs de rente. Je trouve cela magnifique, je me trompe sans doute, car maman et Paule disent que c'est le nécessaire, le strict nécessaire. Il n'a plus de père, sa mère est une personne fort imposante, très bonne chrétienne... elle témoigne de l'affection à Paule, pourtant, je me demande si Paule est la bru à son choix... je suis bien méchante, n'est-ce pas ? mais il me semble que Madame Duguet a dû désirer, dans sa fille d'alliance, des qualités et des habitudes qui auraient ressemblé aux siennes. Avec le temps, Paule l'imitera sans doute, et alors, la tendresse tout entière de sa seconde mère lui sera acquise. Elle est si jeune, Paule ! un peu gâtée, et si chérie !

« Mon père se réjouit de ce mariage, il est heureux de voir assuré le sort de sa fille ; ce cher bien-aimé père nous aime tant que son amour lui crée des soucis, il a peur de mourir et de nous laisser sans appui : ses paroles trahissent souvent sa triste préoccupation, je voudrais le consoler, mais que lui dire ? comment apaiser sa paternelle inquiétude ? comment la consoler, puisque je la partage ? J'aime tant mon père que je me sens vivre de la même vie que lui, je pense ses pensées, je m'inquiète de ses craintes, ses sollicitudes vibrent dans mon âme, et ce pressentiment qu'il éprouve et que je ressens aussi, est le motif qui m'a éloignée du mariage. Vous le savez ma cousine, vous l'avez entrevu : j'avais, pour désirer un changement de position, plus de motifs que Paule, puisque j'avais rencontré celui avec qui le joug qu'on porte à deux m'eût paru léger et doux, mais tout est fini, M. Saultoys n'est plus ici, et il a compris que ma résolution était irrévocable... je l'ai offensé peut-être... il n'a pas su qu'elle me coûtait... Ma cousine, quelle folie de penser à quelqu'un qui n'est pas de notre sang, qui ne doit pas partager notre vie, à quelqu'un qu'on ne peut, qu'on ne doit pas aimer ! Tous les jours je prie Dieu de prendre mon cœur, de le garder pour lui, de le remplir de son amour : je ne dois être qu'à lui et à ma famille. Soigner et consoler mon père, prolonger sa précieuse vie, si je le puis, et si je lui survis, soutenir ma chère maman, guider, s'il est possible, mon frère Gaston, c'est là tout mon avenir ; il ne s'y trouve pas de place pour une autre affection... je la combattrai, je vaincrai. On peut ce qu'on veut, avec le secours de Dieu.

Vous voyez, chère cousine Octavie, que j'ai besoin de prières, car j'ai besoin de force. Gaston nous cause des chagrins ; il n'a pas passé d'examen, il ne travaille plus et les justes observations de mon père glissent, comme l'eau glisse sur le marbre, sur cet esprit dévoyé ! que deviendra-t-il ?

Ma lettre ressemble à une journée d'Avril, qui commence gaiement, avec le soleil et la rosée, et qui finit dans la pluie. Enfin ! vous me comprendrez, ma bonne cousine, et vous prierez pour nous.

Je vous embrasse avec un tendre respect.

JACQUELINE PETIT.

On vit sous le même toit, on mange à la même table, bien plus, on porte le même nom, on a les mêmes intérêts, et pourtant (les cas sont fréquents) on vit seul quoiqu'en famille, ni l'intimité, ni la confiance n'existent entre ces gens qui sont toujours réunis, solitaires sans solitude, trappistes sans silence, où toujours on se sent les coudes, et où rarement on entend une parole sympathique. La famille Tourneuve en était là ; ils étaient unis, puisqu'entre eux n'existaient jamais de querelles, mais l'intimité, qui pense tout haut et qui parle tout bas, était absente. La légèreté d'esprit de madame de la Tourneuve avait éloigné d'elle la confiance de son mari ; il ne pouvait pas lui parler de ce qui l'occupait, ses travaux, ses constructions maritimes, le nouveau bassin qu'il faisait creuser à l'ouest du port, les labeurs et les soucis que suscitait le sable qui par degrés, mais sans intervalle, envahissait le vieux port, elle ne voyait dans ces études et ces labeurs que le traitement, trop mince à son gré, dont l'Etat les payait ; il ne pouvait aborder la question d'éducation pour leur fils, de fortune et d'avenir pour tous, la gravité de ces sujets lui était insupportable, elle détournait la conversation avant que ne vint à se produire le terrible mot : *réforme, économie*.

M. de la Tourneuve aimait sa femme, telle qu'elle était, mais depuis longtemps, depuis qu'il avait commencé à la connaître, il n'avait plus eu pour elle d'épanchements intimes ; elle pouvait lui demander bien des sacrifices, mais elle ne pouvait pénétrer dans le fond de son âme : peut-être ne le désirait-elle pas. Jacqueline demeurait seule aussi, enfermée dans des idées et des sentiments qu'elle ne communiquait pas, l'évidente préférence de Madame de la Tourneuve pour Paule, avait, dès l'enfance, refoulé en elle ses impressions, elle n'osait pas parler ; on lui accordait ni les caresses ni les regards tendres qui dilatent l'âme d'un enfant ; le précoce sérieux de ses idées et sa piété, son grand besoin de tendresse, n'auraient été accueillis, compris, aimés par sa mère ; elle eût étouffé sous une cloche pneumatique tous les élans, toutes les palpitations de ce jeune cœur... Jacqueline

s'était tue. Elle ne disait rien d'elle-même à son père, par un respect délicat pour sa mère, ni à Paule, c'eût été si complètement inutile ! ni à Gaston, ses idées étaient ailleurs. Elle vivait seule dans la maison paternelle, seule, mais aimante, seule sous le regard de Dieu, à qui elle offrait des combats et des renoncements que tous ignoraient.

Les mères, mettant d'ordinaire dans la tendresse maternelle tout le feu de leur âme, sont inconséquentes, comme l'est presque toujours la passion ; elles désirent l'établissement de leur fille, elles y travaillent, elles sont agitées et inquiètes aussi longtemps qu'elles n'ont pas cédé cette fille chérie à un autre, mais à peine est-elle éloignée de la maison maternelle que les regrets jaloux commencent et qu'elles déplorent d'avoir livré si vite leur trésor. Madame de la Tourneuve ne suivit pas la marche ordinaire ; elle sembla, au contraire, remonter le courant ; elle redevenait jeune avec la jeune femme et plus frivole qu'elle ; elle s'amusait comme une enfant des détails de la parure, des préoccupations de mobilier qui tenaient en éveil l'esprit de Paule ; ensemble, elles avaient décidé, après de longs conseils, la toilette de visite, mais l'arrangement de la maison avait exigé bien d'autres délibérations !... On sait l'importance que les femmes de notre temps attachent au cadre qui les entoure ; elles le veulent magnifique pour prouver qu'on est riche, joli, pour plaire aux yeux, assorti à l'extérieur même de la reine du logis... Stéphane avait arrangé la maison de ses parents pour y recevoir sa femme ; il y avait mis tout son cœur, mais le cœur ne suffit pas toujours à l'exigence féminine, il ne peut deviner tout ce que celle-ci invente, et les deux dames, mère et fille, rivalisant de génie et de créations artistiques, défirent ce qu'avait fait le jeune mari et se mirent tout doucement, à édifier un logement tout moderne, obscur à force de draperies et de rideaux, encombré de tables, de guéridons, de chaises volantes et pas volantes, de piédestaux et de piédouches, de vases et de colonnes, de statuettes et de chevalets, chef-d'œuvre de *style* qui ressemblait beaucoup plus à un magasin, à une exposition d'objets incohérents, qu'à l'honnête et paisible demeure où deux jeunes époux allaient se préparer à la vie, à ses joies graves et à ses réelles douleurs.

Madame de la Tourneuve ne quittait guère le nouveau ménage ; elle arrivait de bonne heure, elle passait la journée dans ces délicieux arrangements, et très fréquemment elle dinait à la table de sa fille : son mari et Jacqueline restaient alors en tête-à-tête, ou en tiers avec Gaston, et ce cher Gaston n'ajoutait point de charme au repas.

Il avait dépassé l'âge ingrat, il était arrivé à l'âge de l'ingratitude, à cette époque où l'adulescent, plein de sa force et de sa gloire, imagine

que tout lui est dû, et qu'il ne doit rien à personne. Il venait de passer le facile examen qui permet l'entrée des administrations financières, il était surnuméraire à la Banque, et la majesté de ses fonctions servait de prétexte à nombre d'incartades. Il arrivait en retard au dîner, parce que son service l'avait retenu; il sortait le soir pour un travail pressé ou un rendez-vous avec un camarade, ou bien le directeur l'avait invité à un petit bal, ou à un concert d'amateurs, tout lui était bon, mensonge ou vérité, pour éviter la maison paternelle, les sobres repas, les réunions sérieuses: M. de la Tourneuve laissait faire, il levait les épaules lorsque son fils, d'un ton dégagé, lui offrait quelques explications plus ou moins plausibles... Il avait grandement désiré la naissance de cet enfant, il l'avait tendrement aimé, il avait voulu l'élever pour en faire un homme de mérite, mais ses efforts s'étaient brisés contre d'invincibles obstacles: une paresse invétérée, un goût violent pour les plaisirs et pour l'indépendance, une résistance innée à l'autorité. M. de la Tourneuve patienta longtemps, essaya de toutes les méthodes, sauf peut-être de la rigueur, il eut de longues années d'espoir et de confiance, attendant toujours du lendemain le progrès jusqu'alors vainement poursuivi... enfin, un jour arriva, où la lumière se fit, où la triste vérité apparut à ses yeux paternels: Gaston n'était ni bon, ni laborieux; on ne pouvait compter sur son cœur, on pouvait désespérer de son avenir. Découragé, M. de la Tourneuve le laissa à lui-même, espérant encore que l'administration, dans les rangs de laquelle il avait pris place, le traînerait à la remorque et le ferait arriver à une de ces positions secondaires qui assurent le pain, et désabusé de son ambition pour ce fils jadis tant aimé, sans illusion désormais sur ce qu'il pouvait attendre de tendresse reconnaissante, il en vint à chaque manquement, à se dire comme la marquise de Créquy, lorsque son fils unique plaidait contre elle: « Je vois ces choses-là, je ne les sens plus. »

VII

APRÈS LE DÎNER

Ce que nous venons de dire à propos de Gaston, explique son absence au dîner hebdomadaire où Paule réunissait ses parents et quelques amis; madame Duguet y assistait également, elle était placée auprès de son fils, il la comblait d'attentions et de marques de déférence, elle y répondait, elle était aimable avec Paule, gracieuse avec madame de la Tourneuve, mais l'expansion qui naît de la confiance faisait défaut. Elle observait silencieusement la nouvelle famille que son fils s'était donnée et ses remarques n'aboutissaient pas à une satisfaction complète.

« Et Gaston ? » dit madame de la Tourneuve à son mari qu'elle avait précédé.

Il haussa les épaules, et dit :

« Il paraît que sa présence est indispensable à Bergues : il est parti tout à l'heure.

— Vous tolérez tout, vous !

— Que voulez-vous bien que je fasse ? je ne puis pas retenir mon fils par la force, ni l'amener ici pieds et poings liés. Nous l'avons gâté, il s'émancipe.

— Gâté ! moi, mais jamais...

— Ah ! ma chère, je ne suis pas de votre avis, du tout. »

Ce désagréable intermède fut interrompu par l'annonce du dîner, la famille entra dans la salle à manger, et madame Duguet remarqua sans rien dire, qu'on avait ajouté au décor quelques nouveaux ornements : un bol de vieux Japon formait le milieu de la table et deux bustes en terre cuite se dressaient sur des consoles. Elle se tut, mais bien des réflexions tristes versèrent leur myrrhe dans les plats et les vins de ce repas : rien d'ailleurs, ne disposait à la gaieté : la discussion de M. et madame de la Tourneuve, l'absence de Gaston (qui avait par moments une certaine verve, apportait pour sa quote-part des nouvelles et des cancan, qui faisaient rire, lorsqu'il avait avalé quelques verres de vin), tout s'accordait avec l'air pensif de madame Duguet pour assombrir la réunion, et le temps, lui non plus, ne jetait pas une note brillante dans les esprits; on dinait à la lumière, mais on entendait dans la cheminée et dans les corridors, les lamentables gémissements du vent d'équinoxe et des bouffées de pluie venaient tinter sur les volets clos.

« Le temps est affreux, dit Paule, quel bonheur d'être chez soi !

— Et les pauvres marins, et les pilotes ! dit Jacqueline, je ne cesse de penser à eux.

— Tu as raison, ma petite, dit à son tour M. de la Tourneuve, et moi, je pense à mes travaux; j'ai peur que ce gros temps ne nous fasse des dégâts. Aussi, Paule, tu voudras bien m'excuser si je te quitte...

— Après le café, papa ?

— Le plus tôt possible. »

On se leva de table; M. de la Tourneuve avala en hâte une tasse de café, il sortit : Jacqueline le suivit et lui dit :

« Père, je vais avec toi.

— Et pourquoi faire ?

— Tu ne vois pas très bien, je te guiderai, laisse-moi, je t'en supplie, laisse-moi ne pas te quitter !

— Je ne suis pas encore aux Quinze-Vingt ! et que dira ta mère ?

— Je l'ai avertie. »

Il mit un paletot léger, Jacqueline jeta un waterproof sur sa robe et elle attacha solidement son chapeau; ils sortirent. La nuit n'était pas complètement venue, mais jamais ciel plus som-

bre n'annonça une plus terrible nuit : le vent soufflait en tempête, il soulevait dans le port les flots et les navires, et pour passer les ponts, Jacqueline dut prendre le bras de son père : il la soutenait et elle le guidait, elle lui faisait éviter les dangereux obstacles qu'avec ses yeux faibles il ne voyait pas : des cordes rampant à terre, des pavés inégaux, les rails du chemin de fer qui amènent les wagons jusqu'après des navires : ils arrivèrent enfin sains et saufs, mais ruisselants, près du nouveau bassin que M. de la Tourneuve faisait creuser. Les ouvriers étaient partis, seul, un conducteur des ponts et chaussées restait et vint vers eux :

« Nous aurons une mauvaise nuit, M. l'ingénieur, il faudrait peut-être y pourvoir. »

Tous les trois visitèrent les travaux que l'eau envahissait. M. de la Tourneuve donnait des indications et des ordres ; on avait appelé les ouvriers qui demeuraient près du chantier, et ils établissaient un batardeau à la lueur des lanternes, la nuit noire était tombée, un déluge de pluie incessante leur était cinglé sur le visage par les raffales du vent : Jacqueline, mortellement inquiète, voyait son père exposé, avec de légers vêtements, à la furie d'une tempête d'octobre dans le nord ; elle le supplia de rouler autour de son cou un foulard qu'elle avait apporté, elle essayait de l'abriter sous le parapluie d'un ouvrier, mais il se déroba à chaque instant, il allait et venait sans souci de lui-même, sous ces cataractes qui tombaient du ciel. Près d'une heure s'écoula ainsi.

« Viens, ma pauvre enfant, dit-il enfin. Tu es trempée ? »

— Non, cher père, mon waterproof m'a préservée... j'ai chaud... mais vous, vous, père !

— J'ai froid !

— Monsieur, dit le conducteur, si vous voulez endosser mon caban...

— Prenez-le, père !

— Allons ! soit ! merci, Constant. »

Il mit le pardessus en gros drap frisé et donnant le bras à Jacqueline, ils retournèrent chez eux le plus tôt possible. Madame de la Tourneuve n'était pas rentrée ; la maison avait un aspect glacé, et dans la chambre de M. de la Tourneuve, où sa fille le suivit, il n'y avait ni feu ni lumière.

Elle alluma les bougies, et, sans appeler de domestique, elle bâtit rapidement l'édifice des bûches et des fagots, la flamme jaillit ; M. de la Tourneuve se jeta dans le fauteuil qu'elle avait traîné près du foyer, et il dit :

« Je voudrais me réchauffer... je n'en puis plus. »

Jacqueline courut à la cuisine, elle revint, au bout de quelques minutes, avec une tasse de thé bouillant ; il l'avalait, disant :

« Je crois que cela me fera du bien ; prépare

m'en une autre, pendant ce temps, je me mettrai au lit. »

Lorsqu'elle revint, elle le trouva couché, et, en dépit du thé et des couvertures tirées sur lui, il tremblait de froid, ses dents claquaient comme dans la crise d'une violente fièvre ; elle le fit boire, le couvrit mieux encore en jetant sur le lit le manteau fourré de sa mère, et elle s'assit près de lui.

« Je me sens un peu réchauffé, dit-il au bout d'une demi-heure. Je pense que je vais dormir. Couche-toi, ma bonne fille. »

Elle ferma les rideaux et se tint bien tranquille, dans un coin, mais dans ce corps immobile, quelle âme agitée ! une inquiétude profonde la dominait, tous les raisonnements, tous les appels au froid bon sens n'auraient pu la calmer, et dans cette indisposition, ce commencement de rhume, cette bagatelle, il y avait pour elle les plus sombres présages. Ses larmes coulaient, elles montaient facilement de son cœur à ses yeux, des peines secrètes, inavouées, entretenaient la source, et la moindre alarme les amenait à ses paupières.

« Mon pauvre père ! se disait-elle, quoi ! je le perdrais ! mon Dieu, vous voyez notre faiblesse, épargnez-nous ! »

A onze heures, madame de la Tourneuve rentra, elle vint aussitôt à petit bruit dans la chambre, et elle parut surprise à la vue de Jacqueline.

« Mon père a pris froid, dit-elle, il est couché, j'ai peur qu'il n'ait un peu de fièvre. »

— Vous avez toujours peur, ma pauvre Jacqueline, j'espère mieux... ce ne sera qu'un commencement de rhume. Allez vous coucher, vous en avez besoin... vous êtes pâle à faire peur.

— Jacqueline ! à boire ! dit M. de la Tourneuve d'une voix voilée.

Elle prit la tasse qui chauffait sur une veilleuse et la lui présenta. Il lui parut qu'il avait la main sèche et brûlante. Madame de la Tourneuve s'était avancée.

« Bonsoir, Caroline, dit-il ; je suis un peu souffrant ce soir... demain, ce sera passé. »

Il retomba sur son oreiller : Madame de la Tourneuve paraissait très rassurée.

« Bonsoir, Jacqueline, dit-elle. A propos, Gaston est-il rentré ? »

— Je ne le crois pas... le dernier train n'arrive qu'après minuit.

— Bien, à demain.

— Si mon père était plus souffrant, vous m'appelleriez, maman ?

— Sans doute, mais il sera mieux. »

Le lendemain, il n'était pas mieux ; il fit un effort inutile pour se lever et aller à ses travaux ; la fièvre et l'oppression l'en empêchèrent ; ses sous-ordres furent mis en demeure de le remplacer ; le médecin fut mandé, et parut d'abord assez satisfait ; la forte constitution du malade était faite pour donner de l'espérance, mais la

maladie fut forte aussi : c'était une pleurésie dans toutes les règles, avec la fièvre ardente, l'oppression, le délire qui accompagnent ce mal si grave et si fréquemment mortel.

Dans ces accès, le malade parlait d'une voix étouffée, de ses travaux qui le préoccupaient, de Gaston qu'il nommait avec inquiétude, et toujours il appelait Jacqueline. Plus tard, elle s'en souvint, et ce souvenir fut une douceur et un apaisement dans l'immense douleur que Dieu lui réservait.

Pendant quatre à cinq jours, la famille fut en suspens, quelques éclaircies interrompaient le péril, le médecin n'osait se prononcer ; le sixième jour, la fièvre redoubla, la douleur du côté devint intolérable, le second poumon était entrepris et l'oppression effrayante dénonçait le péril. Madame de la Tourneuve y crut enfin ! pourtant, lorsque Jacqueline osa parler des derniers secours de l'Église, elle se révolta :

« Vous le ferez mourir ! Vos exagérations sont intolérables !

— Hélas ! plutôt à Dieu que mes craintes fussent exagérées ! je donnerais ma vie pour cela ! Consultez le médecin, ma mère, et vous verrez, vous verrez qu'il n'est que temps ! »

Le médecin parla de lui-même, le temps pressait : le sablier de la vie était presque vide ; Jacqueline se chargea de guider son père vers le rivage où Dieu l'attendait ; elle ne dit qu'un mot, il la comprit :

« Oui, mon ange ! dit-il, oui, je le veux. »

Madame de la Tourneuve n'eut pas le courage d'assister à la dernière cérémonie : elle se tint, avec Paule, dans la chambre voisine, toutes deux à genoux, toutes deux en larmes, et Jacqueline seule assistait son père : elle le soutint dans ses bras, elle pria avec lui, elle porta le crucifix à ses lèvres mourantes, et lorsqu'il lui dit : *Merci !* elle trouva son dévouement et ses larmes bien payés.

« Ma femme ? dit-il. Et Gaston ? Et Paule ? »

Ils vinrent.

« Adieu, chère Caroline, dit-il, pense à moi, car je t'ai bien aimée... Ne quitte pas notre fille... elle est si bonne et si sage... Gaston, mon pauvre enfant, corrige-toi, travaille... il est temps... écoute ta sœur... Paule, sois heureuse... aime ta mère... »

Il ne put parler davantage, la vie s'éteignait, il cherchait à regarder ses enfants ; il appela près de lui Jacqueline et lui dit tout bas :

« Il faudra écrire à Octavie... elle pourra vous venir en aide... mes pauvres bien-aimés... je ne vous laisse pas d'argent.

— Dieu y pourvoira, lui répondit Jacqueline. Soyez en paix, mon père chéri. »

La paix vint, la paix solennelle qui est l'aurore d'une autre vie.

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

POMMES DE TERRE AUX ANCHOIS

Faites une bonne purée de pommes de terre, avec beurre et lait; lorsqu'elle a passé par le tamis, ajoutez-y une poignée de Parmesan râpé, les filets de huit ou dix anchois coupés en dés, deux œufs entiers (quatre jaunes), poivre, sel et muscade.

Versez dans un moule beurré, faites cuire au four pendant vingt-cinq minutes.

**

BISCUIT DE MADÈRE

Battez quatre œufs (blanc et jaune), jusqu'à

ce qu'ils forment une mousse légère; il faut du temps pour cela. Incorporez-y peu à peu, en continuant de battre, 200 grammes de sucre, 200 grammes de farine, 200 grammes de beurre fondu. Battez toujours avec grand soin, et n'ajoutez le beurre que par très petites portions, au fur et à mesure que la portion précédente fait corps avec le reste de la préparation. Ajoutez un zeste de citron, très finement coupé et 4 grammes de sous-carbonate de soude en poudre. Versez la pâte dans un moule graissé de beurre frais et faites cuire au four; une heure de cuisson.

REVUE MUSICALE

Vellités intempestives! — *Manon* à Favart, opéra en six tableaux, par Massenet. — Théâtres lyriques en perspective. — *Sigurd* à Bruxelles. — Une romance. — Élégie.



ES lilas, depuis longtemps, bourgeonnent sourdement, et la langue comme la plume nous démanagent, autant l'une que l'autre, pour célébrer le joyeux avènement du printemps dont cette tendre verdure est l'avant-coureur.

Mais, halte-là! Nous ne sommes point ici pour nous livrer aux épanchements poétiques que nous inspirent les beautés de la nature, sortant de son sommeil. Cela ressemble si bien — quoi qu'elle soit bien vieille, dame nature — au réveil d'une jeune fille! Et quel dommage que ce sujet qui, du reste, n'est pas du goût de tout le monde, ne puisse trouver place dans le cadre déjà si restreint de notre causerie artistique!

M. Massenet, le héros musical du jour, v a d'ailleurs nous offrir de si charmantes compensations, il a répandu tant de poésie dans son œuvre nouvelle, que nous considérons comme une grande attraction de plus pour nos lectrices, d'avoir à leur chanter la sienne, au lieu de laisser chanter la nôtre.

Manon, opéra en six tableaux, musique de M. Jules Massenet, poème de MM. Henri Meilhac et Philippe Gille, vient d'ajouter des lauriers d'or aux lauriers d'argent de ses auteurs.

Tout en reconnaissant le talent avec lequel ces habiles librettistes ont su refondre l'œuvre aussi remarquable que dangereuse, de l'inventeur de *Manon Lescaut*, nous ne nous occuperons ici, absolument que de la musique. Plus encore que de coutume le cas le conseille.

Sachant, d'ailleurs, que nos lectrices ont auprès d'elles des guides sûrs, de tendres mères, dont le jugement éclairé par le cœur, est leur meilleure sauvegarde, nous n'avons même pas besoin d'ajouter que si nous devons conduire une jeune fille à l'Opéra-Comique, nous choisirions tout autre spectacle que celui de *Manon*.

Mais pour la musique c'est autre chose, et nous répétons, avec conviction, qu'il y a dans la partition de M. Massenet une somme de compensations de tous les instants, qui dépasse à coup sûr les rapides émotions d'une soirée.

Cet éminent compositeur, dont nous avons eu déjà l'occasion d'apprécier ici l'élevation de la pensée, le mysticisme des aspirations et le goût musical exquis, notamment dans son oratorio : *La Vierge*, a su assimiler ces dons précieux à la peinture de sentiments et de passions ultra-terrestres! Mais, comme l'auteur du roman, il a tissé autour de ces passions et de ces sentiments un si vapoureux réseau, combiné de science et de poésie, qu'en lisant ces pages tantôt agitées, tendres ou éthérées, on ne sait trop si l'on n'est pas aussi éloigné de la terre que du ciel.

Il ne fallait pas moins d'ailleurs, pour déguiser l'indignité des trois ou quatre principaux personnages, et faire accepter la perversité native de l'héroïne comme la démoralisation fatale du héros.

Il y a loin de cette donnée scabreuse aux sujets choisis précédemment par le compositeur de *Manon*, depuis son *Roi de Lahore*, en 1877, ouvrage vif, nerveux, puissant. Nous ne nous souvenons pas à quelle époque son remarquable oratorio *Marie-Magdeleine* fut exécuté; mais si nous avons bonne mémoire, c'est en 1875, que M. Massenet donnait dans l'immense salle du Cirque des Champs-Élysées, l'audition de son *Ève*, mystère en trois parties, une œuvre fort belle. Puis, ce fut en 1880, qu'il trouva de célestes inspirations pour rendre les scènes de cette légende sacrée, la *Vierge*, qu'il avait ainsi groupées : *L'Annonciation*; *les Noces de Cana*; *Le Calvaire* et *L'Assomption*.

Tandis que dans le sujet de sa récente création, *Manon*, il en était bien autrement.

Le cadre en se resserrant, n'a pas entravé M. Massenet, pourtant. Il a, comme les écrivains de la pièce et du roman, tranché cette difficulté avec sa poétique imagination, en faisant resplendir sur la vie fangeuse de ses héros, la lumière de son talent et le rayonnement du seul sentiment qui pût en atténuer le dissolvant contact : l'amour irrésistible, coupable, fatal, mais vrai, de Des Grieux.

Il y a lieu en cela de louer aussi MM. H. Meilhac et Ph. Gille, — non d'avoir choisi ce sujet, — mais d'en avoir déguisé autant qu'ils le pouvaient, par de charmants vers, la perversité et, — disons le mot : — la honteuse infamie.

L'auteur de *Manon*, ainsi que l'ont déjà essayé plusieurs compositeurs modernes et qu'il l'a déjà

pratiqué lui-même en cherchant à éviter les formes habituelles des airs, romances, cavatines, etc... a enveloppé sa mélodieuse partition du continuel et gracieux caquetage des voix de l'orchestre qui relie entre eux tous les morceaux dont elle se compose.

Ce sont donc des phrases, si l'on veut, plutôt que des morceaux que l'on peut citer dans cet opéra; mais ces phrases, quoique l'on fasse, finissent toujours par constituer des airs, des duos, des trios, etc.

Il faut en passer et beaucoup, car les détails pour être ravissants n'en sont pas moins innombrables.

Le prélude précède le lever du rideau. Il réussit à esquisser les deux principaux caractères qui s'accentueront tout à l'heure. Il est suivi d'une phrase de facture fort originale, où Manon débute ainsi : « Je suis encore tout étourdie ». Nous la citons surtout parce qu'elle se retrouve souvent dans le cours de l'ouvrage, escortant Manon, mais variée chaque fois avec un art parfait.

Un alerte petit *trio*, pour voix de femmes, un *air* où de gais motifs donnent la main à de vagues tristesses; puis la belle scène musicale du duo : « On m'appelle Manon » recèlent autant de grâce que de sentiment.

Un peu plus loin, quelle délicieuse inspiration est celle que murmurent violoncelles et violons !

Le morceau de *la lettre* est remarquable par sa mélodie douce; l'accompagnement où les harpes dessinent de vaporeux arpegges est d'une délicatesse achevée.

Le *quatuor* suivant par son allure mouvementée, y apporte une opposition qui en fait plus encore apprécier le charme.

« Adieu notre petite table », phrase d'une expression touchante, a beaucoup de séductions; mais celle du *Rêve*, qui la suit de près : « en fermant les yeux », contient des détails vraiment ravissants.

Tout le troisième tableau est remarquable par son entrain, son agitation et sa franche gaieté; une fête foraine, un *ballet* à la mode du dix-huitième siècle, un *air* de bravoure, un dialogue émouvant, tout cela est traité par le musicien avec une autorité qui ne laisse aucune prise à la critique.

Le quatrième tableau, d'un bout à l'autre est superbe. Il contient de splendides pages; c'est l'âme de l'ouvrage, c'est que là, M. Massenet se retrouve dans son élément de prédilection. Il peut ouvrir les ailes et s'élever pendant quelques instants; il n'a pas d'obstacles à redouter. Là, le génie familier du maître apparaît dans sa haute et sincère expression.

Nous sommes au séminaire de Saint-Sulpice : l'orgue fait entendre ses majestueuses harmonies, un *chœur* de femmes y déroule les savantes combinaisons du contre-point; l'*air* du ténor

l'emplit de ses déchirements, de ses regrets, de ses hésitations et enfin, cette scène magnifiquement émouvante se termine par le dramatique *duo*, où le maître atteint la plus haute expression de la passion, aux prises avec la douleur, la joie et les remords : c'est tout à fait grandiose.

Nous sommes de l'avis d'une spectatrice éplorée et brisée par tant d'émotions ! « Quel dommage, disait-elle, en essuyant d'assez beaux yeux, — que la pièce ne s'achève pas sur cette superbe scène et qu'il est regrettable que M. Des Grieux père ne consente pas à finir par un mariage dans un cinquième et dernier tableau ! Cela eût régénéré Manon repentie, et sauvé son chevalier de presque toutes ses hontes. »

Au point de vue de la morale cette solution était presque aussi discutable que l'autre.

Il y a de charmantes idées dans ces deux derniers tableaux; mais c'est surtout l'orchestre qui est chargé de les traduire. Citons de mémoire dans le cinquième, un piquant *trio*, le *chœur* « des courtisanes », chanté sur un mouvement de valse et un très beau finale.

Le dernier tableau succédant au *chœur* des archers est rempli par les épisodes qui précèdent et accompagnent la mort de Manon, annoncée par l'orchestre, dans une phrase d'une inexprimable tristesse.

Que ne nous a-t-on épargné cette dernière et suprême ignominie de la grande pécheresse !

Mais il fallait à côté du vice : l'*Expiation* !

L'exécution de cette œuvre est admirable, mademoiselle Heilbron et Talazac ont obtenu un immense succès, ainsi que Taskin, Cobalet et surtout M. Danbé, dont M. Massenet sait du reste reconnaître le mérite.

A l'Opéra, on s'amuse beaucoup avec la *Farandole* et une foule d'intéressantes reprises. Quant aux Italiens, nous leur donnons rendez-vous au mois prochain, ainsi qu'au théâtre Lyrique-Populaire, dont les promesses auront d'ici-là, peut-être, le temps d'être exécutées.

La nouvelle partition de M. Ernest Reyer, *Sigurd*, à laquelle le théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, a donné une si courtoise hospitalité, nous sera certainement rendue dans un temps plus ou moins éloigné.

C'était surtout à notre Académie Nationale qu'il appartenait d'ouvrir ses imposantes issues, son vaisseau immense, ses grandes perspectives, à une œuvre de cette nature et de ce souffle puissant.

C'est dans une légende scandinave que M. Ernest Reyer a puisé les idéales et larges conceptions de son nouvel ouvrage, aux origines mêmes d'où Richard Wagner avait tiré le sujet de sa tétralogie.

Une fois lancé dans ce pays de la fiction et du rêve, cette terre du gnome, du mythe, en un mot du merveilleux, le musicien n'ayant plus devant lui les barrières de nos modernes civilisa-

tions, n'eut plus qu'à ouvrir la cage à son imagination. Qu'elle le conduise vers les profondeurs des bois sacrés, où de farouches ministres-sacrificateurs font entendre des chants barbares, ou qu'elle emporte le musicien sur l'aile des sylphes, à travers les airs, avec la déesse endormie et *Sigurd*, le hardi vainqueur; partout on sent courir une inspiration puissante, une fécondité d'idées qu'il est rare de rencontrer dans nos auteurs modernes.

Conçu dans des proportions aussi vastes, il ne faut pas s'étonner que l'orchestre de M. Reyer soit débordant de sonorités, dont les effets superbes font éprouver à la voix de ses interprètes de fatigues inévitables.

Résignons-nous à attendre, pour entrer dans les détails de cette œuvre magistrale, qu'elle nous soit donnée à Paris, ce qui ne saurait tarder, maintenant que l'on est fixé sur son incontestable valeur.

La faculté de médecine a de tout temps possédé des hommes de goût, aimant les arts comme les artistes et ne dédaignant pas de chercher un salutaire délassément à leurs graves travaux dans

la société des uns et la culture des autres.

L'éminent docteur de Beauvais est de ce nombre, comme le furent jadis Cabarus, Ricord et bien d'autres sommités médicales.

Il a écrit de ravissants poèmes et nos lectrices seront enchantées de connaître celui que nous leur présentons aujourd'hui : *Sans toi!* c'est une *romance-élégie*, dont les beaux vers ont inspiré à M. Adrien Talexu une large et tendre mélodie du plus charmant effet. On sait d'ailleurs tout le talent de ce musicien distingué autant qu'apprécié. Elle se compose de trois couplets : le *passé*, le *Présent*, l'*Avenir*; c'est-à-dire : *Le Souvenir*, les *Regrets* et *La Vie future*, exprimant une pensée qui séduit par sa mélancolie et son élévation. Chaque couplet est écrit dans le mode mineur, mais ils s'achèvent tous trois par une belle phrase en *fa* majeur, aussi remarquable par son ampleur et son sentiment, que par le choix des brillantes cordes de la voix où elle est écrite.

Cette composition, dédiée à S. A. R. la princesse Béatrix se trouve chez l'éditeur G. Boy, 80, rue de Lafayette.

MARIE LASSAVEUR.

AVIS. — En présence de l'affluence des commandes qui ne cessent de nous parvenir chaque jour, nous prévenons les abonnés qu'un nouveau tirage en préparation nous permettra d'expédier sans retard les **Succès du Piano**, à toutes les personnes qui nous en feront la demande, contre un mandat-poste de **40 fr.**, Paris; **12 fr.**, départements.

PENSÉES ET MAXIMES.

(Pensées françaises.)

Les bons conseils ne sont pas communs, et les gens qui les suivent sont encore plus rares.

Mieux vaut l'estime de tous que l'affection de quelques-uns.
(Augusta Coupey.)

La politesse pour une maîtresse de maison consiste à alimenter la conversation et à ne s'en emparer jamais. Elle a la garde de ce feu sacré, dont il faut que tout le monde puisse approcher.
(M^{me} Swetchine.)

CORRESPONDANCE



N m'assure, mesdemoiselles, qu'Yvonne a su vous plaire, et que plusieurs d'entre vous demandent de ses nouvelles au *Journal*. Je suis trop heureuse de cette affection naissante pour ne pas l'encourager

par tous les moyens en mon pouvoir, et je continue à vous livrer la correspondance de ma jeune amie, avec le regret de penser toutefois que ses lettres deviendront plus rares lorsque ses devoirs, en se multipliant, absorberont ses loisirs.

Voici donc la dernière lettre reçue, elle est de ces jours derniers :

« Chère bonne amie,

Je n'avais jamais remarqué que le mois de février fût aussi long; il est vrai que cette année-ci est bissextile, ce qui explique les mécomptes de mon impatience; maman assure qu'il y a d'autres motifs, et M. Paul a la fatuité de sourire quand on agite cette question devant lui. Voilà l'inconvénient de montrer aux gens qu'on tient à eux; cela leur donne une suffisance hors de proportion! As-tu donc envie de changer de système? me diras-tu. — Non vraiment, il est trop tard pour moi, on ne me croirait plus; et j'aime

mieux garder tout entier le plaisir de laisser voir à celui qui y est le plus complètement intéressé, mon impatience de lui donner toute ma vie et tout mon dévouement, comme il a déjà tout mon cœur et toute ma confiance.

» Tu t'imagines bien que je pense beaucoup au grand jour et à tout ce qu'il va entraîner de changements dans ma vie. Je me demande comment une jeune fille peut trouver le courage de se marier à un inconnu, quand je réfléchis à tout ce qu'on risque dans une union conclue en quatre jours entre personnes qui ne se sont rien, et ignorent complètement la part d'assistance qu'elles trouveront dans les goûts, les tendances, l'éducation l'une de l'autre.

» Grâce à Dieu, je n'ai pas à redouter ces incertitudes; il y a plus d'un an que nous nous étudions Paul et moi; plus de deux, paraît-il, que tu prépares mon bonheur, sournoise, sans en rien dire à personne, sinon à maman qui est le tombeau des secrets.

» Donc j'ai étudié et j'étudie toujours; mais c'est un travail plein de difficultés, car mon compagnon de chaîne paraît n'aimer que ce que j'aime, ne désirer que ce qui m'est agréable, et c'est le résultat contraire que je voudrais obtenir; c'est-à-dire, conformer mon intérieur et mon extérieur à son idéal. — Pourtant je ne suis pas sans avoir obtenu quelques petits renseignements que je compte mettre à profit. Par exemple, lorsqu'on parle devant mon fiancé de femmes très mondaines, il lève les bras au ciel; quand on lui cite des dragons de vertu, il fait le gros dos, comme si la maison allait lui tomber dessus. Ce sont des symptômes cela, et madame Yvonne ne sera ni dissipée ni maussade... si elle peut. Tout le charme possible jeté comme un voile sur le sérieux de la vie; des devoirs gaiement acceptés; les douleurs d'autrui tendrement consolées; et quant au plaisir, ce qu'il en faut pour renouveler l'atmosphère autour de soi, sans provoquer les courants d'air.

» Tout cela, c'est facile à dire, mais que de difficultés dans l'exécution! Il y a des jours par exemple où l'on a une secrète envie de piler le genre humain; comme par un fait exprès, ces jours-là sont ceux où pleuvent les vexations de toutes sortes: comment se maintenir en équilibre en face de cette marée montante! Je ferai de mon mieux, et si je me sens tout à fait débordée, j'aurai la ressource d'aller dans le coin comme Marthe, ma petite sœur, que je mets la tête contre le mur quand elle est maussade. L'autre jour, j'entre dans sa chambre où elle poussait des cris de Mélusine, parce que sa bonne lui tirait les cheveux, soi-disant. — Marthe, en me voyant, saute à bas de sa chaise et va d'un air penaud fourrer son petit nez contre le mur. Qu'est-ce que tu fais, ma chérie? — Je fais la maussade.

» Eh bien! quand je ne pourrai pas absolu-

ment être aimable femme, j'irai me cacher dans le premier angle venu jusqu'à ce que le beau temps revienne dans mon ciel orageux.

» Cet angle rentrant, ce coin protecteur, ce sera toi, si tu veux bien, petite tante, et je t'autorise aux réflexions les plus désavantageuses, si je suis trop insupportable, ce qui arrivera peut-être plus souvent que nous ne pensons, toi et moi.

» Oh! en fait de goûts, d'études délicates couronnées de succès, il faut que je te raconte un petit incident tragi-comique arrivé dans notre intérieur.

» Tu sais combien maman est bonne et attentionnée. À l'inverse de ce qui se passe chez les autres, son futur gendre participe dans de larges proportions à cette bienveillance répandue sur l'humanité tout entière. Il est l'objet d'une telle sollicitude que j'en serais jalouse, si nous ne partagions pas.

» Donc, maman ne crut pas pouvoir mieux imaginer un certain dimanche pour prendre d'assaut le cœur du cher Paul, que de lui faire servir une tête de veau à la vinaigrette. Mon fiancé ayant témoigné toute sa sympathie pour le mets délicat, à partir de cette semaine, tous les dimanches matin, la tête en question prit place au sein de la famille. Les yeux modestement baissés, le cou dans une collerette de persil, le nez plein de rhododendron.

» — Cette tête est excellente! dit mon père, qui trouve toujours tout bon.

» — Parfaite, répond Paul.

» — Voulez-vous y revenir, mon cher ami, reprend ma mère; tenez, ce croquant de l'oreille, il y a là un bon petit morceau.

» — Volontiers, madame! Et Paul tend son assiette.

» La fois suivante, même cérémonie, mais comme mon père a mangé tout le croquant, on offre au fiancé la joue blanche et grassouillette du pauvre veau. Paul est encore plus enchanté que la première fois. Et ainsi jusqu'à cette semaine. Avant-hier, dimanche, arrive madame Jeanne de St-A., ma future belle-sœur. Branle-bas général au logis: fleurs dans les jardinières, housses enlevées des sièges, rideaux propres aux fenêtres; déjeuner recommandable débutant par la tête que nous savons, afin que rien ne manque au bonheur de Paul. Nous nous mettons à table, ma future belle-sœur qui est charmante, gaie, simple, et déjà l'amie de tous ici, jette un regard à la dérobée sur son frère pendant qu'il se sert; celui-ci la foudroie d'un coup d'œil que j'intercepte au passage; que se passe-t-il?

» — Monsieur Paul, dit ma mère, voulez-vous y revenir.

» Paul en reprend.

» Jeanne éclate de rire et dit d'une voix entrecoupée: c'est l'effet de l'amour!... et maman consternée apprend que M. son futur gendre dé-

teste la tête en question, croquant, jone, langue, cervelle, persil, rhododendron, tout lui est antipathique!

» Tu devines le reste : confusion, récriminations, fureur du frère, hilarité de la sœur, qui répète toujours : faut-il qu'il aime! — Et maman qui lui en a fait manger sept, et papa qui se privait de l'oreille pour la lui laisser, et moi, cause de ce long martyre!... L'incident n'a pas eu de suites.

» Quand nous arrives-tu, amie? Je comprends que le soleil de Nice ait de grands charmes pour toi, mais je croyais que ta petite Yvonne en avait aussi, et que tu sacrifierais un peu de ton plaisir au mien. Dans tous les cas, écris-moi pour tromper l'absence, et reçois toutes mes tendresses.

» YVONNE. »

Nice, Villa des Fresnes, ce 27 février. — *Memento homo quia pulvis es...* Quelles sérieuses paroles jetées au milieu de tes espérances, ma chérie; en les écrivant, j'ai presque regret de les avoir laissés échapper de ma plume, non pas qu'elles n'aient leur place partout, même au sein de la plus pure félicité; mais je crois que tu ne te trouves pas précisément dans la disposition favorable pour comprendre cet avertissement sévère; et puis ce que tu me révéles du dos de M. Paul vis-à-vis des vertus austères, arrête mes élans vertueux et prêcheurs.

La semaine qui vient de s'écouler me laisse comme étourdie par tout ce que j'ai absorbé de parfums, de musique, de lumières, de langues variées, de toilettes ébouriffantes; l'argent remué à la pelle, les fleurs semées sous les pas, le soleil jetant des flots d'or sur une mer d'un bleu de saphir; les êtres raisonnables vêtus comme des fous, dansant le jour, jouant la nuit, mangeant à toute heure, les promenades aux flambeaux, les lazzi; et au fond de ce tableau magique, fait de luxe, de plaisirs, de chants et de joie, une bière passe, drapée de blanc, couverte de camélias et de roses, une femme sanglote à genoux sur la terre bénite et arrose de ses larmes la douce fleur éclose sur son sein, qui n'a pu résister aux premiers souffles du printemps.

» Te parlerai-je du carnaval italien, des confetti, de l'inévitable calèche habillée de violettes de Parme, du bal Masséna, des concerts de M. ***?

Voilà dix ans, vingt ans, cent ans que les correspondants de tous les sexes s'émerveillent chaque année sur ces sujets fort intéressants, mais peu variés; je serais incapable d'ajouter une fantaisie à ce thème très connu, et j'aime mieux profiter de la délicieuse matinée que le ciel nous donne aujourd'hui pour faire un tour avec toi sur la Promenade des Anglais.

Oh la mer, Yvonne! ce doux bruit des vagues, cette écume argentée qui vient mourir en chantant sur son lit de sable; ces blanches voiles qui se penchent sur l'onde frissonnante pour la baiser en passant, ces arbres difformes, tordus par la lutte contre le vent, au feuillage étrange, bleuâtre, envoyant au loin un âcre parfum de térébinthe; ces hauts et fiers palmiers bruissant au moindre souffle, comme une harpe qui s'accorde sous des doigts divins... Tous les jours je vais ainsi passer une heure devant ces horizons mouvants de la mer, alors que Nice, la mondaine, repose encore; le tableau matinal a conservé toute sa fraîcheur; la poussière, soulevée par la foule élégante, n'a pas encore couvert les bancs, les arbres, les voitures, ni obscurci l'atmosphère. Des pêcheurs étendent leurs filets, les raccommode et causent à mi-voix dans leur idiome pittoresque, les barques s'éloignent dans toutes les directions, on se croirait à mille lieues de la civilisation, si tout à coup un yes sifflant ne nous rappelait à la réalité : Une gouvernante anguleuse, chargée d'un ballon, d'un cerceau, de guides à grelots, d'une pelle, répond à un baby superbe qui lui montre un coquillage. Ils sont beaux, eux aussi, ces enfants étrangers avec leurs yeux profonds et limpides, leur teint éblouissant, leur bouche sérieuse et leurs joues à fossettes. On les couvre de broderies, de rubans, on les ficelle dans un luxueux appareil, et malgré leurs chapeaux ridicules, leurs ceintures descendues aux genoux, le rouge, le bleu, le jaune de leur toilette, ils trouvent encore moyen d'être frais et gracieux.

Mais la foule des promeneurs arrive peu à peu, les robes de laine blanche, les chapeaux en peau de Suède, le maquillage, le bruit, le Ylang m'envahissent; je rentre à la villa faire ma malle; dans trois jours je t'embrasserai.

C. DE LAMIRAUDIE.

DEVINETTES

PORTRAIT

Elle eut fait, au besoin, d'Israël, un otage,
Mère et fille de rois avec le sceptre en main;
Et l'on a vu d'abord, sur son royal chemin,
Les peuples chaque jour prosternés davantage.
Elle avait, du Seigneur, en un même héritage,
Reçu tout ce qui peut combler le cœur humain.
Splendide était hier! pareil semblait demain

Et pareil aujourd'hui!... Quel sort et quel partage!
Cependant, contre Dieu tournant ses propres dons,
Cruelle, impie et folle, indigne des pardons,
Par le crime, en passant, elle marquait sa trace...
Mais l'Éternel se lève... et Jéhu vient... alors
Curée épouvantable est faite de ce corps.....
Et les ans, par milliers, ont maudit cette race.

HOMONYME

Les beaux jours ne sont plus où nous allions
grand...

Poussés par les vingt ans qui bouillonnaient en
Enivrés des parfums que dégage la terre [nous,
Et, devant le mirage, aisément à genoux!
Nous montions, l'... hautain, le front dans la nuée,
Jetant aux vents du ciel un... tendre ou guerrier,
Plus haut que l'... au flanc de la roche trouée,
Jusqu'au sommet des pics où se perd tout sentier.
L'... subtil des hauteurs vous frappait le visage;
Et chacun, à son gré, pétrissant l'avenir,
Le sceptre du vainqueur, la couronne du sage
Où la.... du saint devait nous revenir.
Il était parmi nous plus d'un très pauvre....
Condamné, cependant, à rester en chemin;
Mais de l'illusion nous étions en pleine...
Et rien ne nous semblait trop haut pour notre
main.

Puis quand l'étoile blanche ouvrait son œil lim-
pide,
Quand les flèches de pierre égrenaient l'Angelus,
D'un pas ferme toujours mais plus lent que rap-
pide,
Nous regagnions la ville.... aux jardins feuillus.

Les moissonneurs, alors, sur l'.... piétinée,
Dansaient en acclamant la reine des moissons;
Et quelque gai chanteur à la mémoire ornée
Roulait hardiment l'. et prolongeait les sons.

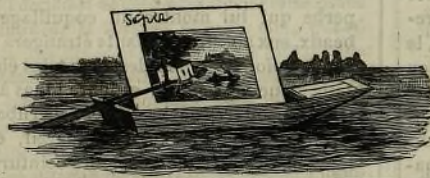
CHARADE

O fils de l'Orient, quand le soleil embrase
Vos fronts et vos cerveaux, dans une folle extase
Vous la voyez...
Sous ses voiles flottants, elle glisse, murmure,
Sa baguette à la main, caressant la ramure...
Vous y croyez.

O vous que le poète aux refrains populaires
Chantait de cet accent qui n'eut pas de colères,
Je crois vraiment
Que vous êtes partout les heureux de ce monde,
Plus sage que pas un « sur la machine ronde... »
Pourquoi? Comment?...

O voyageurs divers, quand vous y touchez barre,
Combien sont retenus au buffet de la gare
Par ses pâtés!
Quelques-uns, cependant, préfèrent un long jeûne
Devant sa cathédrale éternellement jeune
Aux toits sculptés.

RÉBUS



VEL



É

Explication de la Charade de Février : Pan dore. — Homonymes : Tronc, tronc.

Explication du Rébus : Il faut réfléchir avant de parler.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY